



LITTÉRATURE

Carole Massé et l'art du roman à grand déploiement

Page F 3



ENTREVUE

Philippe Besson, écrivain caméléon

Page F 5

CAHIER
F

LIVRES

Connaître l'homme à travers la bête

Jean-François Chassay

CAROLINE MONTPETIT

Le lancement du cinquième roman de Jean-François Chassay, *Laisse*, était organisé au Réveil du Maître, une boutique-café du boulevard Saint-Laurent que les chiens de Montréal peuvent fréquenter avec leurs maîtres. Au babillard de cet établissement, on affiche les services d'un photographe pour chiens, les coordonnées d'un club de rencontres pour chihuahuas. On vend aussi dans cette boutique des livres pour aider les chiens qui souffrent d'allergies... Voilà qui aurait peut-être intéressé les personnages de *Laisse*, tous des propriétaires de chiens qui promènent leur animal dans le parc, où ils font des rencontres inusitées.

Amoureux des formes et des chiffres

Jean-François Chassay est, quant à lui, propriétaire d'un chien depuis deux ans et demi. L'animal, un schnauzer, s'appelle Queneau. Pas étonnant quand on sait que Chassay est un fin connaisseur de l'OuLiPo, l'Ouvroir de Littérature Potentielle, que Raymond Queneau a fondé. Comme Queneau, Jean-François Chassay est amateur de chiffres. La forme de ses romans est établie bien avant que la première ligne en ait été écrite. Dans le cas de *Laisse*, la première partie est composée des monologues intérieurs de neuf personnages, tous propriétaires d'un chien, qui ne devaient pas faire plus de sept pages chacun. Dans la seconde partie, les personnages s'additionnent jusqu'à être présents tous les neuf. Et puis, plusieurs de ces personnages sont comme lui, amoureux des sciences et des nombres, des formes et des structures.

«Moi, j'écris très vite et très lentement. Quand je commence à écrire, cela va très vite. Mais cela me prend beaucoup de temps à écrire le cadre.» A cet égard, il dit être l'antithèse de l'écri-

vain français Régis Jauffray, qui a signé notamment le roman *Univers, univers* et qu'il aime beaucoup. «Dans ce roman, une femme met un gigot au four, et cela dure des centaines de pages. Moi, j'ai besoin de savoir quelle longueur, quelle structure aura le texte», dit-il. A la fin du roman, Chassay a écrit que ce livre est un «très modeste hommage à William Faulkner». Certains personnages, certains dialogues sont directement inspirés du roman *Le Bruit et la Fureur*. Pour l'écrivain, on écrit toujours à partir de ce qu'on lit.

Le chien comme miroir

Dans le parc où se passe l'action de *Laisse*, on rencontre de tout, des hommes violents, des étudiants, des hommes suicidaires, des vieillards, des femmes enceintes. La promenade du chien leur donne l'occasion de dialoguer avec eux-mêmes. L'idée du roman est d'ailleurs de montrer «comment le chien peut être une forme de miroir, comment le chien peut servir à faire parler l'individu». Chassay, qui est aussi professeur de littérature à l'Université du Québec à Montréal, a notamment tenté d'explorer ici la question de l'identité.

«Au centre de toute littérature est la question de l'identité», dit-il. «Qu'est-ce que l'identité? Est-ce que c'est ce que je pense de moi ou ce que les autres pensent de moi? Dans la première partie, les gens se parlent ou parlent à leur chien, c'est leur point de vue sur eux-mêmes; dans la deuxième partie, on pose un regard distancié sur eux.»

Les monologues de la première partie sont aussi prétextes à des digressions sur la société, écorchant par-ci par-là la rectitude politique et ses diktats. «Il y a des dérives que seulement la littérature peut exprimer. En littérature, on peut assumer les contradictions. Un roman peut être complètement

«Je crois que sans les chiens nous sommes foutus»

VOIR PAGE F 2: BÊTE



LIVRES

EN APARTÉ

La poubelle du livre



Jean-François Nadeau

Un demi-million de livres au dépotoir! C'était annoncé mardi, à la une du quotidien de la rue Saint-Jacques. Telle que présentée, c'est-à-dire sans la moindre perspective, cette histoire prenait tout de suite l'allure d'un scandale, voire d'un crime pur et simple contre le bon sens le plus élémentaire. Comment, en effet, ne pas se sentir mal à l'aise devant cet Himalaya de livres réduits en bouillie dans la neige folle? Nathalie Petrowski, qui pratique comme toujours l'analyse fine, en a rajouté en parlant de cette histoire comme de l'illustration parfaite d'une «civilisation en ruine». Rien que ça, voyez-vous... Même Jean-Luc Mongrain y est allé de son couplet, chanté sur le même ton.

Mais de quoi s'agit-il exactement? Paul Saindon, un ramasseur de livres qu'on ne peut faire passer pour un libraire qu'à grand peine, s'est vu forcé par des huissiers à abandonner son capharnatim de Longueuil. Installé jusque-là dans un ancien local de la Société des alcools, il y entassait à la tonne des bouquins, sans se donner la peine de rien classer, ce qui revient à dire qu'il amassait tout et n'importe quoi, n'importe comment, du plancher jusqu'au plafond.

Le micmac de Paul Saindon a fermé parce qu'il n'arrivait plus à payer le loyer. Ses livres, tous plus ou moins estropiés, ne trouvaient pas suffisamment preneurs auprès des lecteurs et des curieux. Les vieux bouquins se sont donc retrouvés finalement dans une décharge publique, à Saint-Nicéphore. Pourquoi pas au recyclage? Ça, en effet, on se le demande! Mais pour le reste, franchement, on a fait une tempête, encore une fois, d'une simple bordée de neige...

Oui, il y avait tout de même dans ce fouillis sans nom quelques ouvrages intéressants. L'écrivain Yves Beauchemin, client occasionnel de cette sombre cave de la littérature, le fait observer à raison. Mais rien d'unique ou de bien rare en vérité. Des titres de la collection «Nelson», des livres de poche par milliers, Alexandre Dumas en langue anglaise, tout ce qui évoque en somme Yves Beauchemin est certainement très bien, mais reste que ce ne sont pas là des perles qui méritent des écrivains. Et encore moins le soutien de l'administration municipale de Longueuil,

comme le laisse pourtant entendre *La Presse!*

François Côté, président de la Confrérie des libraires anciens du Québec et évaluateur réputé, connaissait bien l'antre de Paul Saindon. Il est d'avis qu'«il ne devait pas subsister le moindre trésor là» puisque le lieu avait déjà été écumé bien des fois par des amateurs comme lui. M. Côté estime en conséquence que les bouquins cornés de Saindon «auraient été mis en vente à dix sous chacun qu'on n'en aurait guère vendu un de plus»...

«Il n'y a pas à se désoler de cette histoire, résume-t-il. Comme libraire, il faut faire du ménage dans les éditions courantes. J'en fais régulièrement, comme tous mes collègues. Or Saindon n'en avait jamais fait avant... C'est aussi simple que ça!»

Contrairement à ce que raconte aussi *La Presse*, il n'y a pas l'ombre du début d'une «imposante collection» dilapidée dans cette affaire. Un tel amas de livres ne constitue pas une collection mais une simple accumulation sans queue ni tête. Or une collection digne de ce nom est le résultat d'un savoir, d'un sens de la mesure et d'une quête. Rien de tel ici.

Cette histoire, au fond, n'a rien à voir non plus avec ces cas autrement plus sérieux où de vieilles bibliothèques ou des successions mal avisées dilapident soudain, sans trop de jugement, un ensemble de savoirs précieux. On est très loin ici du temps où l'archevêché de Montréal envoyait au dépotoir les livres soigneusement annotés de la bibliothèque de M^e Lartigue lui-même! Cette éclatante bêtise, soit dit en passant, permit au moins au D^r Ferron de récupérer *in extremis* le formidable *Dictionnaire des cas de conscience* de l'abbé de Pontas, un fort volume du XVIII^e siècle qui l'aida à forger son analyse toute personnelle de certains contes québécois.

Le bulldozer des chiffres

Si on tient tout de même à fabriquer des drames livresques là où il n'y en a pas, il faudrait aussi narrer le cas de l'amusant Jean-François Caron, libraire. Fils d'un homme bourru qui faisait commerce des livres près de l'UQAM, Caron a développé l'amour des livres à l'ombre du paternel, dans ce joli édifice dessiné par Napoléon Bourassa où l'on peut toujours voir, soigneusement dissimulé dans la décoration de la façade, un buste du révolutionnaire Louis-Joseph Papineau.

Le fils Caron, voyez-vous, a remblayé il y a quelque temps une partie de son terrain à Sainte-Malachie grâce à des imprimés jaunies et défraîchis! Des livres, il y en avait à la tonne chez lui... Un jour, il a fait le ménage. Et un gros bulldozer jaune s'est chargé de compléter l'élagage! Caron ne s'en cache pas. L'affaire était même narrée dans un des catalogues qu'il adressait périodiquement à ses clients.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Plus d'un million de nouveautés apparaissent désormais chaque année, soit un nouveau livre environ toutes les trente secondes. Or là-dessus, trois livres neufs sur cinq sont pilonnés dans l'année qui suit leur publication!

Combien de livres ont été ensevelis par Caron fils? Des milliers, sans doute. Un drame? Pas plus et pas moins que dans le cas des bouquins de M. Saindon, et pour les mêmes raisons d'ailleurs: il est question ici d'exemplaires abimés, loin d'être uniques, et dont personne n'aurait voulu — pas même Nathalie Petrowski.

Aujourd'hui, on croit presque toujours, par réflexe conditionné, que ce sont forcément des gros chiffres qu'émane le juste aperçu d'un paysage culturel. Dans un journal, un titre comme «500 000 livres au dépotoir» sous-entend donc qu'il y a forcément un grand patrimoine culturel de perdu... Et pourtant, non. Trois fois non.

Tandis qu'on s'énervait à la petite semaine pour des affaires aussi insignifiantes, on continue d'être aveugle devant la plus grande destruction systématique de livres de toute l'histoire humaine. À l'ère de la toute-puissance des grands groupes éditoriaux, l'Occident publie et détruit en effet plus de titres que

jamais sans que personne ne s'en inquiète trop. Sous l'impulsion du capitalisme qui s'est mis à la tête de l'univers du livre, plus d'un million de nouveautés apparaissent désormais chaque année, soit un nouveau livre environ toutes les trente secondes. Or là-dessus, trois livres neufs sur cinq sont pilonnés dans l'année qui suit leur publication!

Faites le compte pour voir: avec un tirage moyen très conservateur de 2000 exemplaires, c'est au bas mot 1,2 milliard de volumes qui sont donc détruits chaque année par les gens mêmes qui sont censés soutenir leur existence.

Sachant cela, il ne faut pas manquer d'air pour se plaindre de la maigreur de nos bibliothèques publiques en montrant d'un doigt indigné le petit fonds de commerce d'un édité du livre comme ce M. Saindon!

jfnadeau@ledevoir.com

BÊTE

SUITE DE LA PAGE F 1

contradictoire. C'est le principe du mythe, qui permet de répondre à quelque chose qui n'est pas logique.» Il ajoute que la littérature est un lieu de tension qui permet de cristalliser son discours, «de présenter autrement des discours sociaux sans adopter le ton et la manière de la sociologie, de la philosophie, de l'histoire. Sans cela, ça ne servirait à rien de faire de la littérature. C'est une autre façon de parler.»

La deuxième partie, quant à elle, s'intéresse de plus près encore aux chiens, qui décident des rencontres entre ces hommes qui les suivent au moins autant qu'ils les promènent. «Se promener dans un parc avec un chien, ça a toutes sortes d'effets un peu étranges. [...] Les gens vous parlent, mais ils parlent au propriétaire du chien uni-

quement. On connaît plein de gens à travers leur point de vue sur les chiens. Ils ne parlent pas d'eux, mais en fait, ils parlent indirectement d'eux en parlant des chiens.»

Nature et culture

Cette seconde partie donne aussi lieu à des scènes loufoques, comme celle d'un humain qui défèque en plein milieu d'un parc, ou celle d'un autre humain qui jappe contre sa montre qui ne fonctionne plus.

«L'être humain est un mammifère. Il ne s'en souvient pas souvent. J'ai voulu faire un roman physiologiste, dans lequel l'être humain est un mammifère qui promène son chien et qui ramasse la merde de son chien. J'ai voulu explorer le rapport au corps, quelque chose de matériel», dit-il. Chassay s'est aussi demandé si «notre rapport au chien est naturel ou cultu-

rel». «Le chien fait partie de notre environnement social, dit-il, ce qui n'est pas le cas de l'éléphant et du chimpanzé. En ce sens, nous avons un rapport culturel avec lui. Mais c'est un animal qui fait partie de la nature.»

Quant à l'homme, on ne le ménage pas dans ce roman qui fait la part belle à la bête. «Pour le dire froidement et concrètement, je crois que sans les chiens nous sommes foutus», dit le personnage de Disley dans le roman. «Je veux écrire depuis longtemps sur le fait qu'on est des mammifères, supérieurs peut-être, ajoute Chassay. On se pense souvent au centre de l'univers.»

«Nous croyons à notre supériorité», dit encore Disley à ce propos. En fonction de quoi? Les bactéries existent depuis des milliards d'années. Si la supériorité tient à la force, à ce pouvoir dont les humains sont tellement fiers, alors les bactéries nous sont nettement supérieures. Elles sont beaucoup plus fortes.»

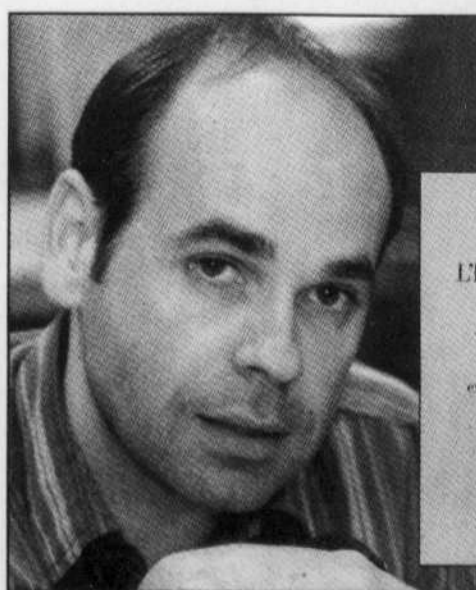
Le Devoir

LAISSE

Jean-François Chassay
Boréal
Montréal, 2007, 190 pages

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Sébastien Charles
*L'hypermoderne
expliqué aux enfants*

Sébastien Charles

L'hypermoderne

expliqué aux enfants

160 pages, 20 dollars

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Silences, fugues
et art de vivreTreize petites histoires à la géographie
incertaine, quoique marquées
d'un réel penchant pour l'ailleursCHRISTIAN
DESMEULES

En exploratrice délicate du non-dit, Véronique Bessens laisse s'écouler les heures et les minutes dans la vie de personnages qui sont tous plus ou moins confrontés à une réalité qui leur résiste. Résultat: des nouvelles gorgées de fugues et de silences où arrivent à s'infiltrer le malaise, la lévitation, le grain de la poésie. Tout un art de vivre l'instant.

Résultat encore: treize petites histoires à la géographie incertaine, quoique marquées d'un réel penchant pour l'ailleurs — Chine, Papouasie, France, bord de mer. Un léger parti pris «exotique»,

pour reprendre un terme évocateur des querelles littéraires d'autrefois, qui confère à ces fictions un je-ne-sais-quoi d'abstrait. Un traitement singulier qui leur donne aussi des airs de contes. De *Contes du temps qui passe*, justement, comme l'indique le titre du recueil.

Un facteur trop curieux, puis une veuve apercevant l'un de ses foulards au cou d'une inconnue, en voilà assez pour éveiller d'impensables soupçons à propos de son défunt mari. Pas de temps morts pour la jalousie dans *Mémoire de poisson rouge*. Un ingénieur agronome et son épouse séjournant en Chine pour le travail semblent emmurés vivants dans leur indifférence: «Elle vivait depuis son mariage un bonheur naïf, éloignée de lui.» Tandis qu'elle ne reconnaît pas l'homme qu'il est devenu, lui, sans jamais pourtant l'interroger, vit avec la peur de tout ce qu'elle ne dit pas (*Les Poitiers des sables de Chine*).

Les frustrations et la petite apothéose d'une femme exaspérée par le manque de savoir-vivre d'une bande de garçons qui jouent au ballon sur la plage (*Ballon chasseur*). Les angoisses d'un pensionnaire d'une maison de retraite, seul coq au milieu des caquètements d'une basse-cour entièrement féminine, petit monde s'étourdissant d'activités «avec la foi déraisonnable des condamnés à mort» (*Il court, il court*). Une fantaisie météorologique mettant en vedette un météorologue infatigable mort d'avoir prédit une canicule en plein mois de février:

(*L'effet boule de neige*). Histoire touchante, *La Maison sans volets* nous fait entrer dans un hôpital à travers le regard d'un enfant malade, un univers clos et dépersonnalisé où les êtres lui paraissent divisés entre blouses, pyjamas, robes de chambre et infirmières. À travers ses échappées et ses silences perçoit le difficile apprivoisement de la défaite.

Née en 1977, Véronique Bessens est l'auteure d'un court premier roman paru en 2001. *Un train en cache un autre* (Marchand de feuilles). Troisième prix du Jeune Écrivain francophone en 2004 (la francophonie étant ici synonyme de tout ce qui n'est pas la France) pour *Des tuiles et des roses*, l'une des nouvelles qui forment *Contes du temps qui passe*. Une histoire touchante et sensible, éloge de l'instant, dans laquelle une fillette essaie de consoler son grand-père qui croit que chaque coucher de soleil sera le dernier. «Elle sait comment lui tenir la main, comment acquiescer gravement lorsqu'il lui explique, par quelques paroles entrecoupées de longs silences, le monde comme il le voit.»

Rien de révolutionnaire ou de percutant. Mais un certain savoir-faire, ainsi qu'une vision large et cohérente de ce temps qui passe et qu'on appelle la vie.

Collaborateur du Devoir

CONTES

DU TEMPS QUI PASSE

Véronique Bessens
Triptyque
Montréal, 2007, 137 pages

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

félicite Denis Thériault

Denis Thériault

Le facteur émotif

lauréat
du prix
Canada-
Japon

Denis Thériault

L'iguane

Roman choisi
par Dominique
Lévesque
pour le
«Combat des
livres»
(Société Radio-
Canada)

LITTÉRATURE

Orgueil et préjugés



Danielle Laurin

Vous êtes du genre à lever le nez sur les fresques historiques? Du genre à fuir comme la peste les grosses briques à saveur romantique? Tut, tut. Ouvrez *Secrets et pardons*, de Carole Massé.

Ça se passe à la fin du XIX^e siècle, à Montréal. Ça raconte une histoire d'amour déchirante, sur fond d'injustice sociale. Ça se déploie sur plus de 600 pages. Et ça se dévore.

Pas de longues descriptions assommantes, pas de reconstitutions d'époque interminables. La plume est alerte, vibrante. Brillante. Elle a du coffre, du souffle. De la profondeur.

Il faut dire que Carole Massé n'est pas la première venue en littérature. Elle publie depuis plus de 30 ans, de la poésie et des romans. Lauréate du prix Alfred-DesRochers pour son recueil *La Mémoire dérobée* en 1997, elle a aussi été deux fois finaliste aux prix du Gouverneur général, entre autres pour son récit *L'ennemi*, il y a huit ans.

Depuis, rien. Aucune autre parution. En tout, cette écrivaine née à Montréal et active dans le milieu de l'édition compte une douzaine de titres à son actif. Plutôt discrète, Carole Massé. Plutôt imprévisible, aussi. Elle nous avait habitués à des livres assez difficiles d'accès, sans concession, plein d'étrangeté. Et voici qu'avec *Secrets et pardons*, elle brise le mur de l'incommunicabilité.

Que s'est-il donc passé? De toute évidence, l'écrivaine a trouvé la manière. Elle dépeint son histoire en plusieurs couches, multiplie les points de vue, les enjeux. Parallèlement, en toile de fond, un combat se joue. D'un côté, les contraintes sociales, morales. De

l'autre, le désir d'accomplissement personnel. La tension est continue.

Les noms de Jane Austen ou Edith Wharton nous viennent incontestablement en tête. Et, plus près de nous, celui de Ian McEwan. On pense entre autres au fabuleux roman *Expiation* que l'écrivain britannique a publié il y a quelques années. Même façon, chez Carole Massé, de tourner autour d'un moment clé, celui où tout a basculé.

Mais n'allons pas trop vite. Quelques mots sur les personnages, d'abord. Au centre de l'histoire, un couple, qui s'est connu dans l'enfance. Alice, Jude. Deux êtres que tout sépare. À commencer par leur statut social.

Elle appartient à une famille de la haute, cultivée, prospère. Lui vient d'en bas: père inconnu, mère alcoolique, il est considéré comme un paria. Le clivage est complet. En apparence.

Autour d'eux, une galerie de personnages, qu'on apprendra à connaître peu à peu: la famille, les amis. Les serveurs, aussi. On finira par comprendre que tout ce beau monde a quelque chose en commun. Qu'ils étaient tous présents le jour où s'est joué le drame qui est au cœur de l'histoire.

Quand le roman commence, plus de dix années ont passé depuis le jour fatidique. Nous sommes en 1887. Un homme taille la pierre, dans un atelier. Il vient de débarquer à Montréal, après un long séjour aux États-Unis. Il a 29 ans, il est beau comme un Dieu, et se félicite de n'avoir aucune attache. Sa devise: «Tu es ton propre maître.»

Changement de décor. Une jeune femme, mère de deux enfants et mariée à un riche bourgeois de plus de 20 ans son aîné, est sujette à des hallucinations. La peur au ventre, elle tente de se ressaisir, en vain. Quelque chose en elle crie au secours, à son insu. Quelqu'un l'appelle, croit-elle, de très loin. Elle ne sait pas qui.

Et voilà, c'est parti. L'histoire de Jude et Alice peut commencer, à rebours. C'est par bribes que nous serons dévoilés les dessous de leur relation passée. C'est dans la mémoire de chacun d'eux que nous irons puiser. Et dans celle de tous les protagonistes qui les entourent.

Cette façon qu'a l'auteure de fouiller les motivations, les non-dits et les craintes de chacun. Eblouis-



Carole Massé publie depuis plus de 30 ans, de la poésie et des romans.

© JOSÉE LAMBERT

sant. Cette façon aussi qu'elle a d'alterner entre passé et présent. De faire évoluer l'intrigue, en nous tenant sur les dents.

Chemin faisant, c'est tout un univers qui se déploie sous nos yeux. Sans en avoir l'air, c'est le microcosme de toute une société qui est passé à la loupe. Une société de collets montés, où les codes sociaux dominent, et l'individu se soumet. Jusqu'à un certain point...

C'est là la force des personnages principaux de ce roman: ils vont parvenir à se défaire des masques sociaux, pour laisser parler leur vraie nature. Mais chut, en dire plus serait sacrilège.

Bien sûr, il y a une forme de naïveté, d'idéalisme dans tout ça. Il y a du romantisme, quoi. Et un brin de

lyrisme. Qui a dit que la littérature aujourd'hui devait être noire, cynique, sans espoir? Voici un roman inattendu, plutôt inusité dans le paysage littéraire actuel, au Québec du moins. Enfin, un roman à grand déploiement, porté par une véritable écriture. Vous auriez bien tort de le boudier, par orgueil et préjugés.

Collaboratrice du Devoir

SECRETS ET PARDONS

Carole Massé
vib éditeur

Montréal, 2007, 612 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Mélancolie rêveuse

SUZANNE GIGUÈRE

On retrouve dans *Enfants de Manhattan* un univers poétique et décalé, beaucoup de silence et de mélancolie rêveuse, ainsi qu'un sentiment de solitude absolue. New York tient lieu de décor, de ville-miroir où se reflètent les histoires de Georgia, Eddy, Natacha, Sonia, Hedda, Tom et Milena. Natis ou immigrants, ils tanguent, enfilent les jours cotonneux, se débattent, appellent au secours, font un vœu vers le ciel, cherchent un regard, un corps, un itinéraire de sens. En espérant que la vie, de nouveau, palpate.

Eddy et les autres

À quatre-vingt-cinq ans, Eddy se souvient. Il fait partie de ces milliers d'Indiens venus du Canada construire au début du XX^e siècle les gratte-ciel de Manhattan. Dix ans à cavalier sur les poutrelles, la tête dans le ciel et les pieds sur la terre des anciens. Sa manière à lui de combattre le seul vertige qu'il connaisse: la nostalgie. «À

chaque fois qu'il pensait à son peuple, l'immensité l'habitait.»

Natacha, d'origine russe, a été forcée de quitter sa famille et son pays. Femme de ménage dans un hôtel à New York, après de longues années d'une vie harassante, elle voit les contours d'une vie brisée par l'exil s'effacer peu à peu.

À l'intérieur de Sonia tout n'est que lames de fond. Enfant, son père l'a abandonnée. «Le désordre a dû s'installer à ce moment-là. Au début ça pouvait aller, habituée que j'étais à vivre avec toi au-dedans de moi, que tu sois là ou pas, c'est plus tard que ton absence a fait un trou dans ma vie.» À la suite d'une rencontre imprévue avec un jeune homme, elle ose l'imprévu.

Sept ans ont passé. Hedda et son mari n'ont pas d'enfant. Pensive, Hedda se balance dans le fauteuil gris du salon inondé par le soleil du matin. Elle sent sur son front la chaleur de la vitre. La journée s'annonce parfaite. Il faut parfois saisir la fugacité du moment. Et qu'importe si les fantasmes et la réalité se confon-

dent. «Je le vois parmi la foule, lâ-bas... les mains au fond des poches... nez au vent, cheveux en bataille... je l'aime déjà.»

Milena est la fille d'un immigrant polonais. Ouvrière dans une mine de charbon, elle surnage entre l'usine, son père et deux ou trois amis. Ses espoirs d'une vie meilleure s'effacent le jour où l'homme qu'elle aime est tué à la guerre. Se sentant de plus en plus étrangère en Amérique, elle revient sur les lieux de son arrivée, dans le port longeant les bords de l'Hudson, et s'embarque pour l'Europe. «Si tu dois survivre, tu survivras partout puisque la lutte pour la vie se résume à survivre, quand on sait cela, on a fait la moitié du chemin.»

Marie-Jeanne Méoule a le don

de voir au-dedans des êtres. Elle décrit par petites touches sensibles leurs remous intérieurs. Elle travaille en profondeur. Quant à son mode de narration et d'écriture, il pourrait sembler alambiqué s'il ne fonctionnait pas parfaitement. L'auteure a une façon imperceptible de glisser d'un personnage à un autre, de poser des dialogues à l'intérieur de longues phrases, de faire intervenir un narrateur («je») pour forcer le lecteur à écouter dans sa tête une autre voix. Si elle doit affiner encore son style, elle a le mérite, avec ce premier recueil, de libérer la prose d'un certain carcan formel traditionnel et de laisser l'impression exquise qu'écrire c'est aussi s'amuser, organiser les mots et les

idées avec liberté et fantaisie. Et ce, même quand on écrit des histoires mélancoliques.

Collaboratrice du Devoir

ENFANTS
DE MANHATTAN
Marie-Jeanne Méoule
L'Instant même
Québec, 2006, 84 pagesARCHAMBAULT
PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes : Du 6 au 12 février 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN

- 1 SONDE TON COEUR, LAURIE RIVERS
Stéphane Bourguignon (Québec Amérique)
- 2 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDES T. 10
Anne Robillard (Mortagne)
- 3 FORTRESSE DIGITALE
Dan Brown (Lattès)
- 4 LA PAROISSIENNE
Denise Monette (Logiques)
- 5 ANGES ET DÉMONS
Dan Brown (Pocket)
- 6 ÉTERNELS CÉLIBATAIRES
Danielle Steel (Presses de la C)
- 7 LE PARFUM
Patrick Suskind (Libre de Poche)
- 8 HANNIBAL LECTER: LES ORIGINES...
Thomas Harris (Albin Michel)
- 9 LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL
Khaled Hosseini (10/18)
- 10 ODETTE TOULMONDE ET AUTRES HI
Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 LE MEILLEUR DE SOI
Guy Corneau (Éd. de l'Homme)
- 2 LES MEILLEURES RECETTES...
Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
- 3 LA TYRANNE DE LA PÉNITENCE
Pascal Bruckner (Grasset)
- 4 UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'AVENIR
Jacques Attali (Fayard)
- 5 LE DESTIN JOHNSON
Benoît Gignac (Stanké)
- 6 LES MONOLOGUES DU PÉNIS
Michel Pruneau (Lancôt)
- 7 CUISINIER AVEC LES ALIMENTS...
R. Bélieux / D. Gingras (Trécarré)
- 8 VOTRE GROSSESSE AU JOUR...
Lesley Regan (Hurtubise HMH)
- 9 NUTRITION, SPORT ET...
Collectif (Geo Plain air)
- 10 ÊTRE BIEN DANS SA PEAU
David D. Burns (Héritage)

JEUNESSE

- 1 JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 1
India Desjardins (Intouchables)
- 2 AMOS DARAGON T. 1
Bryan Perro (Intouchables)
- 3 ERAGON T. 1: L'HÉRITAGE
Christopher Paolini (Bayard)
- 4 LÉONIS T. 6
Mario Francis (Intouchables)
- 5 LE DICO DES FILLES 2007
Collectif (Flourens)
- 6 DRÔLES D'HISTOIRES T. 2
Robert Munsch (Courte Échelle)
- 7 GROS MONSTRE QUI AIMAIT TROP...
Lili Chartrand (Dominique & Cie)
- 8 PAJICAL T. 8
Maxime Roussey (Intouchables)
- 9 CELINA T. 1: TERRE DES PROMESSES
Corinne De Vaillay (Intouchables)
- 10 MONDES DE MAGIE DU DIADÈME T. 5
John Peel (ADA)

ANGLOPHONE

- 1 MEASURE OF A MAN
Sidney Pottier (Harper Collins)
- 2 THE BEST LIFE DIET
Bob Greene (Simon & Schuster)
- 3 THE AMBLER WARNING
Robert Ludlum (St. Martin's Pre)
- 4 MARY MARY
James Patterson (Warner Books)
- 5 CELL: YOUR NUMBER IS UP
Stephen King (Pocket Books)
- 6 THE LAST TEMPLAR
Raymond Khoury (Signet)
- 7 THE LINCOLN LAWYER
Michael Connelly (Warner Books)
- 8 ON THE RUN
Iris Johansen (Bantam Books)
- 9 HANNIBAL RISING
Thomas Harris (Dell)
- 10 TURNING ANGEL
Iles Greg (Pocket Books)

carte-cadeau

Du plaisir
à la carte

Romanichels

Partout, la mort rôde dans ce recueil. Elle est là, tapie, prête à bondir ou à se dégonfler comme un poumon qui crève...

Esther Croft
Le reste du temps
nouvelles • 112 p. • 20 \$

XYZ éditeur

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21-70 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC.
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Paul Inchauspé
Pour l'école
Lettres à un enseignant
sur la réforme des programmes

184 pages, 22 dollars

Liber

LITTÉRATURE

ENTREVUE

Longchamps, le poète des choix

L'auteur des *Confessions négatives* se voit comme un poète de la vie isolé parmi les poètes de la mort

MICHEL LAPIERRE

On croit rêver! Si à Hérouxville, en Mauricie, des xénophobes adoptent des normes obscurantistes et farfelues, à Saint-Ephrem-de-Beauce, au contraire, un poète éclairé cultive le paradoxe dans un raffinement inspiré de la physique quantique. Né en 1952, ce Beauceron vient du milieu des affaires. Il a travaillé durant de longues années dans l'entreprise familiale en se consacrant à une très prosaïque industrie locale: celle du vêtement.

«Dieu existe / mais il n'est pas réel / car la réalité est une cendre salissante», écrit le poète beauceron Renaud Longchamps dans *L'Humanité véloce* (1994), l'un de ses plus beaux livres. Je demande à cet incroyant si, en jonglant avec les contradictions, il ne cherche pas à exprimer une attirance secrète pour les choses immatérielles.

Longchamps me répond: «Je suis un mystique matérialiste. Vous me direz qu'il s'agit, là encore, d'un oxymoron. Mais la contradiction apparente se résout si l'on tient compte de la physique des quanta.» En l'écoutant, je comprends que la pensée d'un poète authentique doit être sans cesse en mouvement et que la mobilité des réflexions suppose l'omniprésence du paradoxe.

À la suite des travaux de Max Planck, la théorie quantique n'a-t-elle pas montré que la nature elle-même est paradoxale? En définissant la discontinuité physique, les quanta d'énergie signifieraient que le vide est à la fois le contraire et le cœur de la matière.

Lorsqu'on compare *L'Humanité véloce* et le dernier livre de Longchamps, *Confessions négatives* (2005), à ses textes des années soixante-dix, on se rend compte que le Beauceron est passé d'une poésie fragmentaire et allusive à une forme beaucoup plus soutenue qui aboutit à une véritable poésie du discours. «Tout s'explique, me dit Longchamps, par l'évolution du mouvement de la pensée. Après l'étude poétique de l'infiniment petit, j'en suis venu à l'exploration poétique de l'infiniment grand.»

Cet itinéraire étourdissant lui a permis de surmonter toutes les contradictions avec sérénité, comme en font foi, dans *L'Humanité véloce*, des vers qui figurent parmi les plus profonds de la poésie québécoise: «Le chant intérieur du créateur / assure sa survie / Dans ses mots / la beauté est irréductible / à l'homicide involontaire de la naissance / Entre ses mains / je serai

sauvé.» Élever la poésie au-dessus de la vie au point d'associer la naissance de l'homme à un meurtre inconscient, cela nécessite un parti pris fulgurant dans la vision de la réalité.

Le poète me confirme l'importance de ce choix arbitraire en manifestant une grande souplesse intellectuelle: «On ne voit que des états de l'univers. Lorsqu'on interprète les choses, il faut donc faire un choix. J'ai été conforté dans mes convictions matérialistes par la lecture du *Traité d'athéologie*, de Michel Onfray. Mais ma réflexion doit rester ouverte. Sans m'être tourné vers la religion, je m'étais intéressé, il y a longtemps, à un paléontologiste chrétien: Teilhard de Chardin. Je ne renie pas cette aventure intellectuelle.»

Poète de la vie

La lecture attentive de l'œuvre corrobore de tels propos. «Deux excès: exclure la raison, n'admettre que la raison.» Voilà une pensée de Pascal que Longchamps a placée en tête des *Confessions négatives*. En plus de nous aider à saisir le sens du recueil de poèmes, elle résume parfaitement une attitude fondée sur la clairvoyance et la modération.

Seule une appréciation équilibrée du rationnel et de l'irrationnel qui composent l'univers nous permet de faire des choix audacieux dans l'immensité du réel et de faire nôtre l'une des «confessions négatives» du poète: «L'univers n'existe pas / si je ne le regarde pas.» Dès lors, il nous semblera naturel de partager la musique intérieure de Longchamps en nous adressant, comme lui, à l'âme sœur: «Hors de notre amour / l'univers est aveugle.»

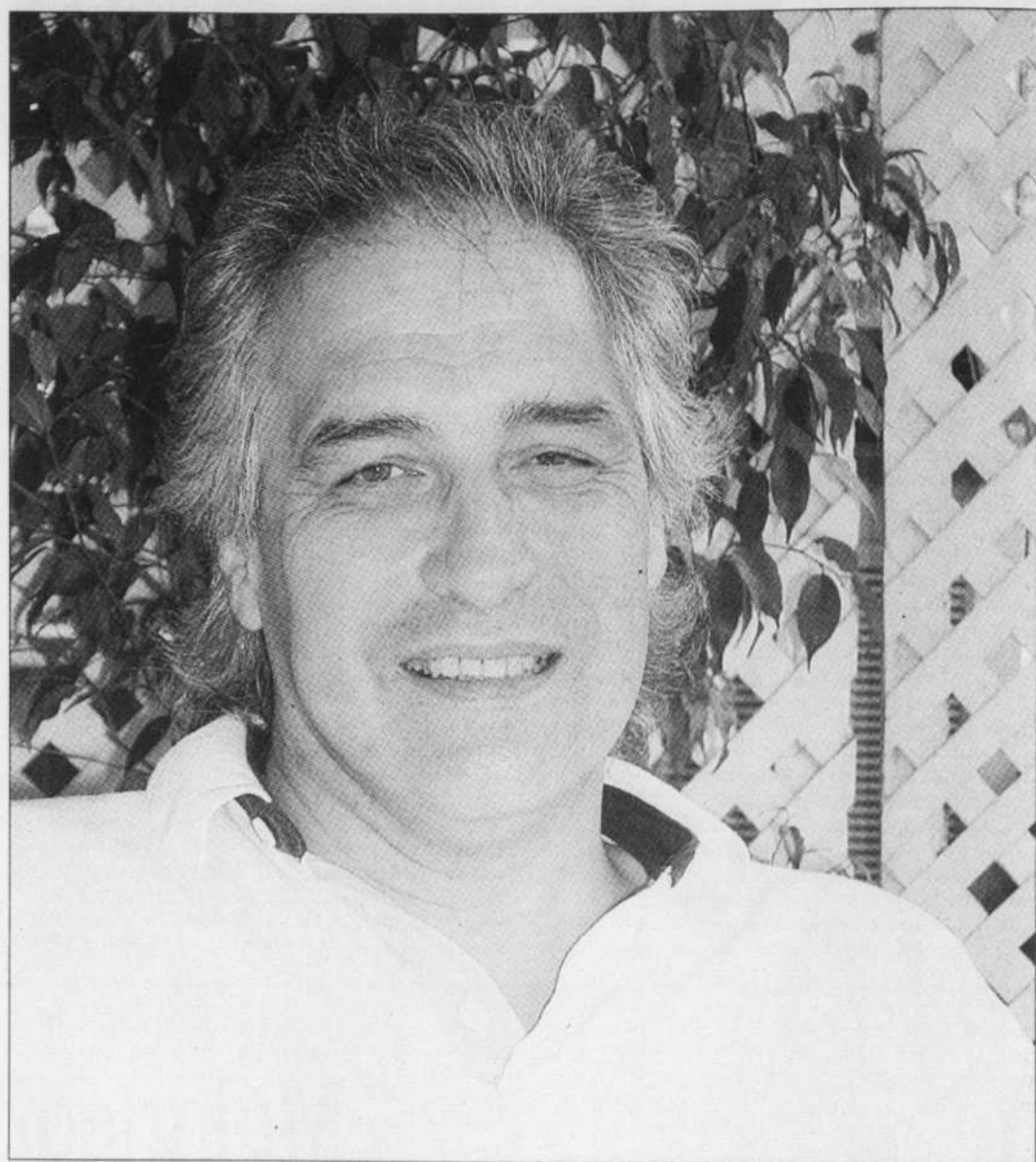
Pour le poète, l'imperfection, en particulier celle de l'amour durable, est la source même de la réalité. Le mystique matérialiste ne craint pas d'affirmer: «L'amour n'est jamais parfaitement partagé / sinon l'univers cesserait d'exister.»

En lisant la poésie québécoise récente, Renaud Longchamps se voit comme un poète de la vie isolé parmi les poètes de la mort. Malgré tous les oxymorons imaginables, son œuvre unique ne saurait sur ce point le contredire.

Collaborateur du Devoir

CONFESSIONS NÉGATIVES

Renaud Longchamps
Éditions Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges, 2005, 80 pages



«Après l'étude poétique de l'infiniment petit, j'en suis venu à l'exploration poétique de l'infiniment grand», explique Renaud Longchamps.

MICHEL ROY

L E T T R E S F R A N C O P H O N E S

Un portrait pessimiste de l'Afrique

Petite dissertation en forme de récit sur le sens du mot «nègre»

LISE GAUVIN

Romancière née en Côte d'Ivoire qui a reçu le prix Ahmadou-Kourouma en 2005 pour *Mattins de couvre-feu*, Tanella Boni poursuit, avec *Les nègres n'iront jamais au paradis*, une œuvre de démystification et de mise au jour des intérêts particuliers présidant aux destins des peuples.

L'histoire commence par une rencontre fortuite, celle d'un homme et d'une femme assis côte à côte au cours d'un voyage en avion.

L'homme, un Européen affublé d'un bou-bou brodé et de babouches, avait déjà attiré l'attention de la femme par une phrase prononcée dans la salle d'attente: «Les nègres n'iront jamais au paradis.» La femme, une Africaine, se définit comme quelqu'un qui fait la chasse aux idées reçues. D'emblée, elle s'est sentie «happée» par la phrase et a cherché à connaître celui qui l'a prononcée.

Elle imagina un homme qui «devait travailler pour d'autres, comme un nègre, leur rendre service. Pour les plus faibles, les démunis. Les sans-voix, et, paradoxalement, de connivence avec les plus forts, les puissants, celles et ceux qui ont la loi pour eux, pour eux seuls. Et l'argent». Et d'ajouter: «J'imaginai aussi qu'il devait être un des derniers mercenaires des temps nouveaux capables de se pavaner au grand jour sous des airs de bouffon.»

Ses intuitions sont justes. L'homme en question, qui se fait appeler Dieu, ou plus exactement Dieusérial Amédée-Jonas, est un ancien professeur recyclé dans l'édition et en mal de confidences. À sa voisine d'avion, il raconte comment, alors qu'il était jeune coopérant en Afrique, il a engrossé l'une de ses élèves alors âgée de douze ans. Il tenta d'expier sa faute en entrant dans les ordres et en devenant prêtre, puis se mit en ménage avec une religieuse, pour enfin trouver à travers ses tâches d'éditeur et ses négociations prospères l'occasion de nouvelles conquêtes. Les livres qu'il publie sont des récits anonymes inspirés par les malheurs de l'humanité, ce qui l'amène à se qualifier de «né-

grier pacifique qui ne traite qu'avec des esclaves soumis».

À force de travailler dans l'ombre des puissants et d'obéir «aux désirs de ceux qui gouvernent», Amédée-Jonas devint à son tour «un nègre de service» et monta peu à peu dans l'échelle sociale. Avec un certain cynisme, cet homme se juge lui-même comme un battant, un conquérant qui «cherche comme partenaires ceux qui savent calculer, construire, profiter de la vie, suivre le chemin de leurs propres intérêts sans jamais, bien entendu, le faire exprès. Faire croire à la bonté du geste et de l'acte, c'est ma devise...»

Celui qui «rumine à longueur d'année les théories de la décolonisation, de la Franc-Afrique, de la postcolonie, de la globalisation, de l'environnement» passe pour un «humaniste», un «homme au grand cœur». Car ce «Blanc-nègre à la cote». Grâce à lui, des cen-

taines et des milliers de personnes travaillent, mangent, se soignent, éduquent leurs enfants. À ses côtés gravitent des femmes d'affaires qui ont réussi ou, au contraire, des vendeuses de poissons sans grade qui se retrouvent à grossir la cohorte des sans-papiers en France.

On retient surtout de ce roman un portrait pessimiste de l'Afrique contemporaine, passée aux mains des arrivistes de tout acabit ou des nouveaux démagogues qui, au nom de l'ivoirité, fomentent les guerres et les massacres. Petite dissertation en forme de récit sur le sens du mot «nègre», celle-ci tend à prouver que les distinctions à partir de la couleur de la peau ont peu de pertinence quand il s'agit de déterminer les vertus des êtres et leurs qualités. Ne savait-on pas déjà, depuis Philippe Claudel, que les «âmes» ne sont ni noires ni blanches mais «grises»?

Collaboratrice du Devoir

LES NÈGRES N'IRONT JAMAIS AU PARADIS

Tanella Boni
Serpent à plumes
Paris, 2006, 205 pages

L I T T É R A T U R E F R A N Ç A I S E

À chacun ses Cixous, Sartre et Beauvoir

GUYLAINE MASSOUTRE

Comme un récent ouvrage de Pascal Quignard paru chez Galilée, *Hyperrêve* d'Hélène Cixous présente en frontispice une illustration de Leonardo Cremonini, peintre de l'étrange. On y voit une blouse blanche pendre au dossier d'un fauteuil. La lumière surréaliste jette un doute sur la réalité du sujet. De même, cet *Hyperrêve*, très bel opus de la collection «Ligne fictives», revisite l'absence.

Comment rompre avec le deuil? «J'ai décidé d'en finir avec la machine à vis peur de perdre perdre de peur. Je vais trancher le vertige par le milieu.» Si de telles phrases vous rebutent, ce livre n'est pas pour vous. Sinon, suivez la ligne brisée des mots. Cixous se déplace dans les dimensions invisibles de la psyché.

Il s'agit encore du corps de la mère. Elle l'a souvent décrite, cette mère juive allemande, orpheline des siens, puis veuve en Algérie, finalement «rapatriée» en France. Eve ma mère, aux pertes innombrables, ma vieille heaulmière, écrit-elle dans ce *work in progress*, plein de mots rares et de néologismes.

Elle se revoit oignant ce corps mourant. Le songe suit le massage: «Or c'est en ces temps-là, au moment où tout est perdu, que je trouverai enfin la réponse à la

mort. Le chemin du bonheur dans la douleur: c'est autre-chose qu'un rêve, c'est l'hyperrêve.»

Formuler l'hyperféminin

Hyperrêve relève de l'autofiction. «Je peins maman», dit-elle simplement à son frère, qui s'enquiert de son travail d'écrivain. Elle suit de nouveau la paralysie qui a gagné ce corps usé. Une vie revient lentement, à rebours du temps. Par la suite, elle se dévêtira de la perte, comme d'une blouse blanche, et sa pensée s'allégera au souvenir de celle qui soulageait les autres.

Hyperrêve mène donc l'expérience universelle du deuil, chaque fois sans guide. «La liste de ce qu'il me reste à perdre s'allonge sous mes yeux», écrit-elle, éti- rant sa conscience à cette mesure. Insuffisants, les mots valent pourtant mieux que des pis-aller. Grâce à eux, la mer, le ciel et la nuit intérieure se parent de vertus réversibles. Et Cixous avance, lumineuse, entre ses chats.

Dans son *Prière d'insérer*, feuille volante hors du livre, l'écrivaine distingue deux mots: la fin et l'ultime. Les derniers temps, datés, s'éloignent vers le passé; tandis que les temps ultimes courent vers l'avenir. Tel est l'«hyperrêve», un acte de bonté, intelligent, une langue lyrique de l'essai de vivre. À force de rêves, de mots décomposés et de fils croisés, une spiritualité monte.

Derrida toujours

À la perte d'une mère s'ajoute une autre disparition majeure, celle, en 2004, de Jacques Derrida. Ami, instigateur d'échanges féconds, il a rejoint l'invisible que Cixous tente d'humaniser. «Il nous faut toujours recommencer, disait J. D.», donner la vie à la mort, et puis recommencer à dérapier, «on pense de plus en plus à ne pas y penser», et finalement «on meurt à la fin, trop vite». Ces mots attestent que l'échange survit à ce qui a sombré.

Démonstration brillante et généreuse, l'autofiction n'a rien à voir ici avec la confession, ni avec les malversations médiocres du mentir-vrai. À soixante-dix ans, Cixous signe une œuvre féminine capitale, qui approfondit l'éthique, redevable aux Montaigne, Benjamin, Celan, Bernhardt, auxquels elle se réfère. Piètre argument que de reprocher au féminisme français d'être trop masculin. Aux limites du pensable, sa création réussit une prise.

Elle a souvent désobéi à son mentor. Qu'on ne se méprenne pas, le deuil n'est pas une affaire de solitude, mais d'absence, ce qu'elle appelle le rêve, «cette sensation-découverte que ce qui est arrivé est en train d'arriver», un point aveugle. L'écrivaine force alors les métaphores, cœur du travail littéraire, à percer ce silence, «un ex-cavement monstrueux du dedans de

l'âme, comme une éruption de ténèbre mais incolore».

Le retour de Sartre

S'il y a un fétichisme de la remémoration chez Cixous (voir le sommier de Benjamin), d'autres s'adonnent à un hommage de fantaisie, destiné au grand public. *Sartre, roman*, de Michel-Antoine Burnier et Michel Contat, éminents sartrologues, fait suite au scénario *Sartre, l'âge des passions*, signé Claude Goretta. Ce roman de lecture agréable étale les fragilités d'un Sartre amoureux fou d'une jeune Russe en 1958. Sans doute Lena Zonica, dédicataire des *Mots*, ouvrage qui scelle l'adieu de Sartre à la littérature en 1963.

Ce portrait amical et accessible, simpliste finalement, ne portera à l'effort de comprendre ni *La Nausée* ni *L'Être et le Néant*. Il est vrai que *Sartre, roman* n'éclaire pas cette époque. Il faut y lire une sorte de témoignage aux dialogues badins, un moment plutôt creux qui résonne en marge de la correspondance inédite entre Sartre et Zonica.

Jeu du marché? Le même éditeur fait paraître une biographie anglo-américaine, *Tête-à-tête. Beauvoir et Sartre: un pacte d'amour*, par Hazel Rowley. Descendue en flammes à Paris, à juste titre, pour ses erreurs et ses clichés lamentables, cette brigue divinise le couple légendaire et place l'amour par-devant leurs idées.

Une telle mièvrerie — voir la photo nue de Beauvoir, un sommet! — discrédite l'accumulation des faits rapportés et, au-delà, les personnes. L'enquête ne s'y constitue pas en point de vue historique. L'existentialisme aurait été un copinage de vedettes et de citations prédestinées! Cette biographie à la guimauve fait un très mauvais roman.

Collaboratrice du Devoir

HYPERRÊVE

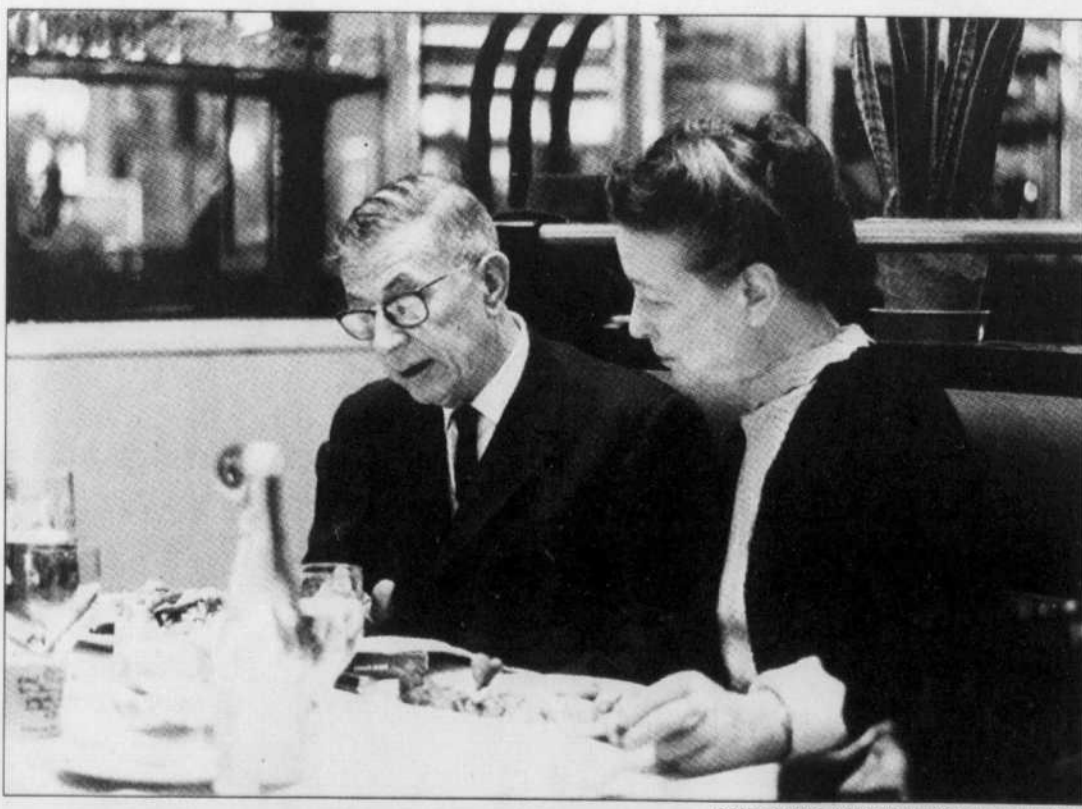
Hélène Cixous
Galilée
Paris, 2006, 213 pages

SARTRE, ROMAN

Michel-Antoine Burnier
et Michel Contat
Grasset
Paris, 2006, 297 pages

TÊTE-À-TÊTE

BEAUVOIR ET SARTRE:
UN PACTE D'AMOUR
Hazel Rowley
Grasset
Paris, 2006, 468 pages



Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir

SOURCE FIFA / ARCHIVES DE RADIO-CANADA

LITTÉRATURE

ENTREVUE

Philippe Besson, écrivain caméléon

DANIELLE LAURIN

Arthur Rimbaud à l'agonie. Vu par sa sœur, Isabelle, qui prend soin de lui. C'est un roman bouleversant, signé Philippe Besson, paru en 2004: *Les Jours fragiles*. Ce sera bientôt une pièce de théâtre, présentée en grande première à Montréal.

«J'y serai, j'ai tellement hâte!», s'exclame l'auteur français, au bout du fil. Ses attentes? «Tout ce que je veux, c'est être surpris, parvenir à oublier complètement que c'est moi qui ai écrit ce texte.»

Ça n'a rien d'une boutade. «Je considère les livres comme des objets vivants. Quand ils deviennent des pièces, des films, ou qu'ils sont traduits, ils n'appartiennent plus à l'auteur... C'est la vie qui continue.»

Succès à la clé

Il faut dire que cet ex-juriste de 40 ans, apparu dans l'univers littéraire français il y a six ans à peine, a vu ses livres traduits dans une quinzaine de langues. Et si c'est la première fois qu'un de ses romans est adapté à la scène, le cinéma l'a déjà adopté comme source d'inspiration.

Abonné au succès, soit dit en passant, Philippe Besson. A lui seul, son huitième titre, *Se résoudre aux adieux*, paru il y a quelques semaines, dépasse déjà les 40 000 exemplaires vendus. Sur le territoire français seulement.

Pendant ce temps, les projets de films à partir de ses romans précédents se multiplient. C'est le metteur en scène et réalisateur français Patrice Chéreau qui a parti le bal, en adaptant la deuxième parution de l'auteur, *Son frère*. Une histoire tragique sur les liens du sang, la dégradation des corps et la mort. Avec, en toile de fond, l'amour entre garçons.

«L'adaptation cinématographique était très libre... et très réussie», commente Philippe Besson, qui se réjouit encore que le film ait décroché un Ours d'argent au Festival de Berlin en 2003.

Au moins deux autres longs métrages inspirés de ses romans sont en chantier. *Un garçon d'Italie*, sorte de trio amoureux sur fond de bisexualité, est entre les mains d'un jeune metteur en scène de théâtre et d'opéra très en demande, qui fait fureur à Paris paraît-il ces temps-ci, Philippe Calvario. Le film devrait voir le jour d'ici la fin de 2008.

Autre projet de cinéma en cours: l'adaptation des *Jours fragiles*. Le tournage devait avoir lieu l'été dernier, sous la direction de François Dupeyron (*La Chambre des officiers*), avec Guillaume et Julie Depardieu dans les rôles d'Isabelle et d'Arthur Rimbaud. «Mais Guillaume a fait une tentative de suicide et s'est retrouvé en maison de repos», se désole Philippe Besson. Le tournage est reporté à cet été. A suivre...

La mort comme révélateur de liens

Heureusement, en attendant le film, il y a le roman. Et la pièce, à l'affiche dès cette semaine. Pourquoi Rimbaud, au fait? «J'ai toujours été fasciné par ce poète. Depuis mon premier livre, j'avais envie d'écrire sur lui, d'en faire un héros romanesque. Mais c'est difficile d'échapper aux clichés concernant Rimbaud. J'avais l'impression que tout avait été dit sur lui.»

On a beaucoup écrit sur l'auteur d'*Une saison en enfer*, il est vrai. Sur sa poésie, son feu intérieur. Sur sa jeunesse, ses amours, ses voyages, aussi.

Mais peu de choses ont filtré sur les six derniers mois de sa vie, qu'il a passés auprès de sa sœur, a constaté Philippe Besson. «Je me disais: quel dommage qu'Isabelle n'ait pas tenu un journal intime pendant l'agonie de son frère... J'ai décidé de l'écrire, finalement.»

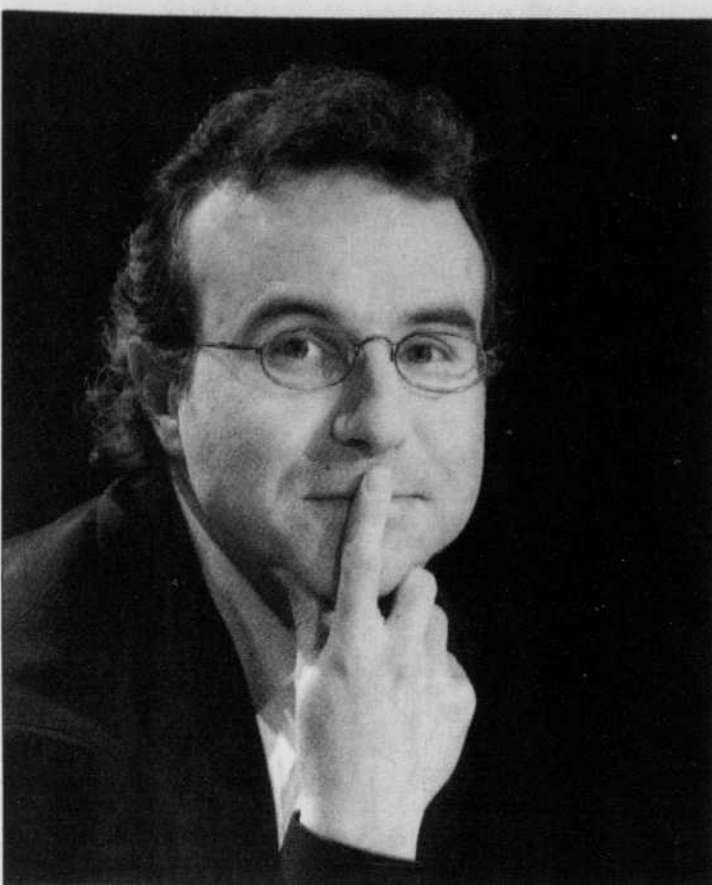
Dans quel état était le poète maudit à son retour d'Afrique? Comment se sont passées ses retrouvailles avec sa sœur, après onze années de séparation? Que lui a-t-il confié avant de mourir? Dans *Les Jours fragiles*, Philippe Besson a laissé courir son imagination.

Chemin faisant, c'est toute la question de l'attachement lié aux liens du sang qu'il a explorée. «*Les Jours fragiles*, à mes yeux, c'est le témoignage d'amour d'une sœur pour son frère. Je montre que la fraternité ne s'est pas dissoute malgré la distance. Et malgré les différences.»

Le fossé entre la sœur et le frère est immense. Elle: vierge, bigote, confinée à la ferme familiale des Ardennes. Lui: grand voyageur aux amours ambiguës, blasphémateur, paria. Et pourtant. «Au bout du compte, l'amour fraternel l'emporte sur tout le reste.»

Déjà, dans *Son frère*, en 2002, c'était là. Ça débordait de tout bord, tout côté. Ce n'est pas pour rien. «Ce sentiment d'être lié par le sang, j'y crois très fort.»

Philippe Besson croit aussi très fort que, lorsque la mort arrive, qu'elle approche, on s'interroge nécessairement sur nos filiations. Sur nos liens sanguins. Et sur tous les



ERIC FEFERBERG AFP

Philippe Besson: «Je considère les livres comme des objets vivants.»

autres, qu'on a tissés durant notre vie. «Pour moi, la mort est un révélateur de liens.»

Une question d'obsession

La mort. Omniprésente dans les romans de Philippe Besson. La mort, le deuil, la perte, l'abandon. Et le manque. C'est là dans tous ses livres. «Je sais... Mais je le constate après coup. Chaque fois, je me dis que je vais écrire quelque chose de différent. Mais j'ai beau changer de personnage, de voix, de lieu, d'histoire, je creuse toujours le même sillon. Comment on se débrouille avec ceux qui ne sont plus là, ou qui vont disparaître? Comment on fait avec le manque, l'absence, les liens qui se dénouent? C'est mon obsession récurrente. Je n'y peux rien, ça se fait à mon insu.»

Ce qui se fait à son insu aussi: «J'ai tendance à endosser complètement la peau de mes personnages. Un peu comme un comédien qui interprète un rôle.»

Assumer ce qu'on écrit

L'année dernière, dans *L'Enfant d'octobre*, il s'est glissé dans la peau de Christine Villemin. Une femme bien réelle, vivante. Accusée il y a plusieurs années d'infanticide, puis blanchie de toute accusation. Qui a elle-même raconté son histoire par écrit, et inspiré, au fil des ans, plusieurs publications, dont un texte de Marguerite Duras, légendaire, jugé par certains blasphématoire.

Encore récemment, la mère du petit Grégory, dont le meurtre demeure à ce jour non élucidé, a

donné lieu à un téléfilm français on ne peut plus controversé.

Mal lui en prit, à Philippe Besson. Il est poursuivi en justice par celle que Duras a immortalisée sous le nom de Christine V. «Elle m'intente un procès pour droit à l'oubli et respect de l'intimité. J'aimerais qu'on m'explique pourquoi je n'ai pas le droit d'écrire sur son histoire alors qu'une foule de livres a paru sur le sujet, dont deux signés de sa main, et qu'elle continue, encore aujourd'hui, à donner régulièrement son intimité en pâture dans les médias.»

Il fulmine. «Je n'ai même pas cherché à la rencontrer. Je ne voulais pas faire un travail d'enquêteur, ou même de journaliste. C'est bien écrit "roman" sur la couverture de mon livre, non? Alors, j'assume.»

Autrement dit: «J'ai porté mon propre regard, subjectif, sur son histoire, et j'y ai mis, comme romancier, mes propres obsessions.» C'est-à-dire: «Comment on survit à la disparition? Et dans ce cas, à la disparition de son enfant? Je voulais raconter la mère, après la mort de son enfant. C'est ce que j'ai fait.»

L'écriture comme processus de guérison

Dans son nouveau roman, il incarne une autre femme. Anonyme, celle-là. Fictive? Peu importe. Elle vient d'être plaquée, et écrit à son ex-amant. Ce sont ses lettres, envoyées à Paris, en provenance de Cuba, de New York, de Venise, et restées sans réponse, que nous donne à lire *Il faut se résoudre aux adieux*.

C'est la première fois que Philippe Besson écrit un roman épistolaire. Mais ce n'est pas la première fois qu'il y a des lettres dans ses romans. Dès son premier livre, *En l'absence des hommes*, la narration était entrecoupée d'une correspondance.

Ce n'est pas une coïncidence. L'écrivain confie que lui-même adore, dans la vraie vie, écrire des lettres. Depuis toujours. «Parce que la lettre est un dévoilement de soi par excellence. On y écrit des choses qu'on ne dirait probablement jamais de vive voix, qu'on n'avouerait pas en face de quelqu'un.»

La femme d'*Il faut se résoudre aux adieux* se met complètement à nu, sans complaisance, sans s'épargner elle-même. C'est voulu. Par l'auteur. «Au début, elle tente de rejoindre l'autre, de le toucher. Mais petit à petit, c'est pour elle qu'elle écrit ces lettres. Et c'est par l'écriture qu'elle va s'en sortir. Parce qu'elle va atteindre là à la connaissance intime d'elle-même. Ce n'est pas l'exil qui va régler son problème, elle le constate: les exils sont illusoire. C'est véritablement l'écriture qui va la sauver.»

Et c'est ici que la fiction rejoint la réalité. «Moi-même, quand j'ai écrit mon premier roman, je ne savais même pas que ça deviendrait un livre.» Il avait quitté la France, s'était installé à Montréal, sur un

coup de tête. «J'étais en pleine rupture amoureuse, et c'est l'écriture qui m'a sauvé.»

C'était à l'automne 1999. En l'absence des hommes allait paraître deux ans plus tard. La suite, on la connaît. Ou presque...

Collaboratrice du Devoir

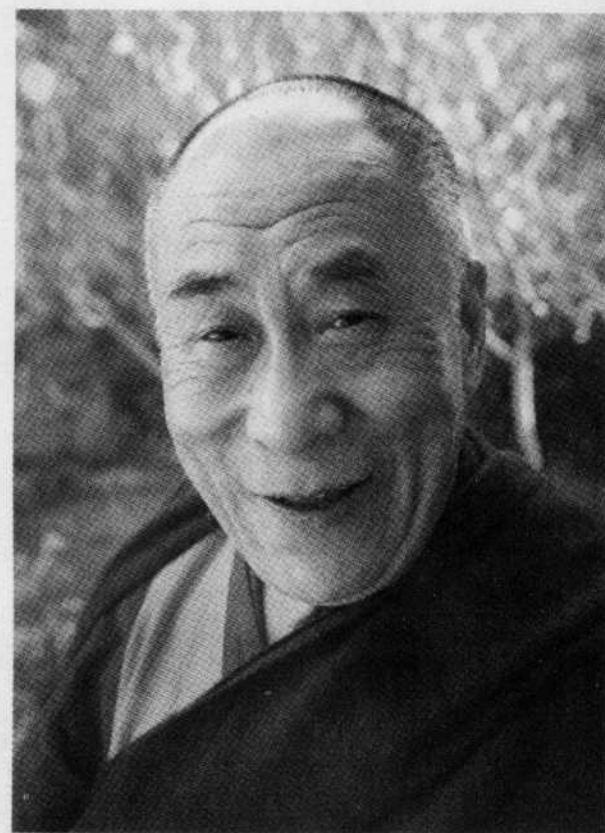
■ Les livres de Philippe Besson sont tous publiés chez Julliard, à l'exception de *L'Enfant d'octobre*, paru chez Grasset.

■ L'adaptation théâtrale de son roman *Les Jours fragiles* est signée Denis Lavalou, qui assure aussi la mise en scène de la pièce. À l'affiche au théâtre Prospero, à Montréal, du 20 février au 10 mars.

la voix du SUCCÈS

VOTRE MAGAZINE D'INSPIRATION!

UNE PREMIÈRE AU QUÉBEC!



En décembre dernier, Tenzin Gyatso, 14^e Dalaï Lama, accordait à Dharamsala une entrevue exclusive à la voix du SUCCÈS.

«Québec, Montréal, Oh!... nice people, nice country!» s'exclame le Dalaï-lama, lors des présentations, se réjouissant de m'apprendre qu'il venait d'entendre à la BBC, que le Parlement canadien avait donné au Québec le statut de «nation». Un mot qui pourrait signifier beaucoup pour le peuple tibétain. «Eh bien, voyez-vous, vous avez une culture ainsi qu'un langage différents. Or, il n'existe pas de très grandes différences entre les cultures française et britannique. En regardant de près, sur le plan émotif, par contre, vous les canadiens francophones, ressentez les choses autrement. Vous existez au sein d'un grand pays, mais avec un statut spécial, avec votre propre culture, et en la préservant...»

La suite de l'entrevue en kiosque le 26 février 2007

la voix du SUCCÈS

est offerte dans l'édition du samedi aux abonné(e)s du journal

LE DEVOIR

LE DESTIN JOHNSON
une saga politique et familiale
unique au Québec

Benoit Gignac

LE DESTIN JOHNSON



Une famille,
trois premiers ministres

Stanké
QUEBECOR MEDIA

Le destin Johnson -
Une famille, trois premiers ministres
BENOÎT GIGNAC

Le Destin Johnson n'est pas que le récit dramatique des réussites et des revers de trois premiers ministres issus de la même famille. C'est une incursion dans tous les rouages des sphères politique et médiatique. C'est aussi une immersion dans le monde sous haute tension des grands décideurs.

Stanké
QUEBECOR MEDIA

LIVRES

Prendre un lecteur par la main



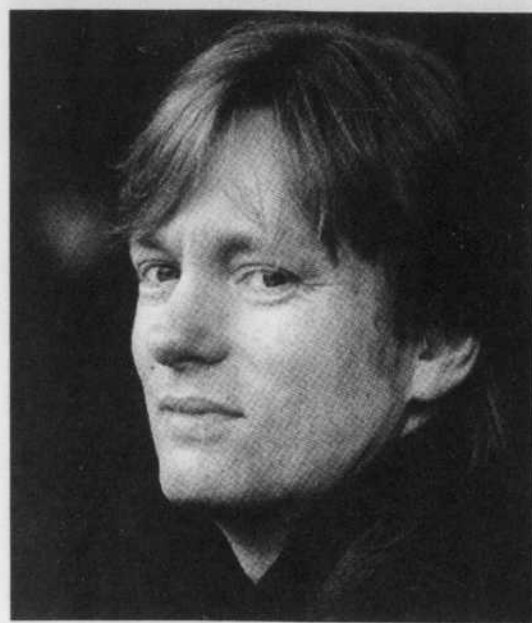
Louis Hamelin

Harlot et son fantôme, de Mailer, faisait autour de 1100 pages et l'auteur avait ajouté, entre parenthèses au bas de la dernière: à suivre. Comme il n'existe aucune suite connue à *Harlot et son fantôme*, on peut maintenant lire cette brève indication comme un clin d'œil et une marque d'autodérision, mais l'intention, même alors, paraissait évidente: signaler le fait qu'aucun livre n'est jamais terminé, son véritable matériau étant le temps, comme celui de la peinture est la lumière, et le temps paraissant, d'un point de vue humain, difficilement épuisable. Ça signifie que la littérature, dans sa nature même, se marie plutôt mal à une culture de l'objet jetable et de l'oubli multiplié par l'oubli, à laquelle elle participe pourtant pleinement avec ses débauches saisonnières, profusions de titres et inondations de noms nouveaux et anciens qui finissent par substituer, chez le critique averti, des hausses d'épaules amusés à la joie de l'enfant qui sommeille dans le cœur de tout lecteur. En raison de ce qui semble à première vue une coïncidence de l'actualité plus qu'une prescription du marché, plusieurs «gros livres» ont fait parler d'eux récemment. Des eaux du Bas-du-Fleuve, nous avons vu émerger un Homère d'Irlande soufflant comme un cachalot de livre. Il y a eu Littell, et ce n'est encore rien en comparaison du Pynchon nouveau et à traduire: mille et quelques pages qui promettent d'ébranler les lois de l'univers selon Einstein.

Je me demande si l'accueil impressionnant (peut-être vaudrait-il mieux écrire «impressionné») qu'on a réservé à ces mammouths ne tient pas en partie au fait que ces livres nous semblent mieux équipés, ne serait-ce que physiquement, pour résister à l'usure du temps accéléré, emballé en forme de trou de mémoire rempli à mesure de la techno-culture. Les gens dont le métier est de réfléchir à la littérature savent depuis *L'Œuvre ouverte* d'Umberto Eco que le temps n'épuise pas le

sens et que les ados d'aujourd'hui, s'ils n'avaient pas le nez collé sur des jeux antibipèdes idéalement conçus pour les préparer à de futures petites missions en Irak et en Afghanistan, pourraient très bien lire *Le Comte de Monte-Cristo*. Ces mêmes gens du métier, en bons lecteurs professionnels victimes du syndrome de la pile, ont en général horreur des ouvrages de 900 ou 1000 pages. Depuis des années, ils s'évertuent à annoncer le triomphe commercial inévitable de la nouvelle, cette forme littéraire où c'est au lecteur de mettre de la chair sur l'os. Et le grand public, comme pour bien marquer que le temps de lire est précieux, de répondre: au diable les spécialistes. Un de ces pachydermes devant lesquels fondent les vrais lecteurs de roman, les tourneurs de pages, les qui-veulent-savoir-comment-ça-finit, a été *La Rose pourpre et le lys*, «faux» roman victorien de Michel Faber dont la version française date de 2005. Je me souviens de ce livre, de sa masse et de son poids quand il a atterri chez moi, à l'époque. Son auteur m'énervait déjà obscurément, je le trouvais d'une fantastique prétention. Il ne faut pas en manquer pour se croire capable de fixer l'attention d'un être humain pendant mille pages. De lui voler au minimum vingt heures de sa vie...

Je me suis débarrassé de Faber. Pas dans un sac de couchage au fond du fleuve Saint-Laurent, mais presque. Heureusement pour lui, et comme il se charge lui-même, avec une belle générosité, de nous le rappeler dans l'avant-propos de son dernier et minuscule opus, ce ne fut pas le cas de tout le monde. «Je ne peux que présumer, écrit-il, qu'il y eut très peu de lecteurs de mon roman pour être allés droit à la dernière page, car ils ont été en trop grand nombre à me faire savoir combien ils se sont sentis orphelins une fois arrivés là.» Tant mieux pour lui, surtout s'il devait s'avérer qu'il n'a perdu, dans l'échange, qu'un peu de modestie. «J'ai même correspondu avec plusieurs prostituées qui m'avaient déclaré qu'elles [...] avaient été soufflées par ma capacité à épier leurs pensées [...]. En résumé, mon roman avait fait une forte impression sur un très large éventail de personnes.» On ne sent pas la moindre ironie dans ce propos. Faber s'y montre sérieux comme un pape, ou comme un auteur d'un roman de 1050 pages, ai-je envie d'ajouter. L'objet du culte à la tête duquel il se trouve est cette chose qui sort de lui et forme ce que, avec le temps, on finit par appeler une œuvre. Cette œuvre inclut maintenant un recueil de nouvelles conçu comme une sorte d'appendice au mammouth de tantôt. Mais attention, il n'est pas facile pour cet *Homo faber* de



EVA YOUREN

Michel Faber a mis 25 ans pour écrire *La Rose pourpre et le lys*, disait la publicité au moment de la parution au Québec de ce gros roman chez Boréal.

faire petit. J'ai parlé d'un recueil de nouvelles? «En fait, assure-t-il, pour moi, c'est un roman, doté de la portée et de la richesse thématique d'un roman. En moins de mots, c'est tout.» Il peut certainement compter sur moi pour aller scruter toute cette richesse thématique de près. Et puis, il y a décidément de ces tâches (écrire une préface, manipuler l'encensoir) qu'on devrait toujours confier à quelqu'un d'autre.

Cette préface sert surtout à l'auteur à faire étalage de son courrier des lecteurs personnel, qui abonde en injonctions du genre: «[...] dites-moi, je vous prie: où est allée Sugar????? A-t-elle ramené la petite à sa mère??? Que leur arrive-t-il? Vous devez écrire une suite.» (signé: une Québécoise de 65 ans). Il est remarquable que, de tous les maux qui affligent le monde contemporain, il en est un pour lequel on ne voit ni n'entend à peu près jamais proposer la moindre cure: le manque d'imagination. J'essaie de traiter le problème de cette brave dame par l'absur-

de et je vois aussitôt Kafka qui se retourne dans sa tombe pendant que, à l'étage au-dessus, un essaim de vieilles pleureuses lui demande des nouvelles de l'arpenteur K. Tout le monde ne peut pas posséder l'élégance intellectuelle d'un Lawrence Durrell, qui, à la fin du *Quatuor d'Alexandrie*, alignait, en un style allusif et quasi schématique, quelques développements possibles de l'histoire à laquelle il venait de consacrer quatre romans de plus de 400 pages chacun. En écrivant *Les Contes de la rose pourpre*, le but que se proposait Faber, du moins si l'on en croit son éditeur, était, de la même manière, d'ouvrir l'éventail des possibles sur le devenir des personnages, ce qui ne l'empêche pas de défendre en même temps l'autonomie et «l'intégrité narrative» de chaque conte: «[...] j'aurais voulu les écrire quoi qu'il en soit.» Qu'il y soit arrivé ou non est une autre histoire...

Même si, faute de temps, de vacances prolongées ou d'année sabbatique, on n'a pas lu la brique qui précède ce recueil, on en sent peser l'énorme édifice sur plusieurs des huit textes rassemblés ici. Le monument jette une ombre. De façon significative, ceux qui remettent en selle le personnage de la petite putain victorienne semblent les moins réussis, guère aidés par une écriture qui se montre volontiers racoleuse quand elle ne sombre pas dans le pur gngnang. Mais après le conte de Noël placé en ouverture, plus disneyen que dickensien, hélas, au point de nous faire regretter le bon vieux monsieur Scrooge, trois nouvelles réunies à la suite, alors qu'on désespérait déjà, viennent sauver le lot. *Clara et l'homme aux rats* nous rappelle, sous les traits d'une réalité saisissante, ce vieux poncif du freudisme qui dit que blessure et plaisir sont étroitement liés par l'histoire de la chair. Usant d'une verdure sexuelle rien de moins que tonique, *La mouche*, et son effet sur *Mr. Bodley* fait la même chose avec le désir et la mort. Quant à *Cœurs en chocolat venus du Nouveau Monde*, il met en relief, avec subtilité, l'élasticité de la morale chez ceux qu'on appelle les «bien-pensants» et qui sont de toutes les époques. Je m'arrête ici. Salut.

Collaborateur du Devoir

CONTES DE LA ROSE POURPRE

Michel Faber

Traduit de l'anglais par Guillemette de Saint-Aubin
Éditions de l'Olivier
Paris, 2006, 188 pages

ÉCHOS

Concours de nouvelles policières

Ceux qui souhaitent participer au concours de la nouvelle policière de Saint-Pacôme ont jusqu'à la fin de juin pour le faire. Les textes doivent être présentés à la Société du roman policier de Saint-Pacôme. Les auteurs des nouvelles policières doivent avoir entre 14 et 17 ans pour la catégorie «junior» et au moins 18 ans

pour la catégorie «senior». Les textes devront tous débiter par la phrase suivante: «Pas encore du saumon!!!» Les prix seront remis dans les catégories «senior» et «junior» au début de l'automne. Le texte doit être envoyé en quatre exemplaires anonymes avant le 30 juin 2007 à l'adresse suivante: Prix de la rivière Ouelle de la nouvelle policière, 27, rue Saint-Louis, C.P. 370, Saint-Pacôme (Québec) G0L 3X0. Les règlements du concours sont disponibles sur le site Internet de la Société (www.st-pacome.ca/polar). — *Le Devoir*

LA PETITE CHRONIQUE

De Toulouse à North Bay

Gilles Archambault

Jean-Paul Dubois publie depuis plus de 20 ans des romans et des nouvelles qui portent la marque d'un auteur tout à fait singulier. Il est de ceux que l'on reconnaît d'entrée. Ses héros, qu'ils s'adressent ou non à nous à la première personne, nous sont proches. Leurs amours sont rarement heureuses, leurs parcours jamais indifférents.

Paul Hasselbank est toulousain. Se sachant atteint d'un mal qui ne pardonne pas, il part à la recherche de la femme qui l'a quitté il y a quelque temps. La dernière nouvelle qu'il a d'elle: une lettre postée de North Bay, en Ontario. Sans plus d'information, il prend l'avion.

Ses recherches — élémentaires — lui permettent d'entrer en contact avec un chasseur. Contre toute attente, le Français l'apprend assez rapidement, le chasseur a vécu quelques mois avec la fugitive. Vient un blizzard qui isole les deux hommes. Privé par les éléments déchainés des médicaments qui lui sont nécessaires vu son état, Hasselbank n'est sauvé que par la bienveillance de l'Inuit.

Entre-temps, on a appris l'existence d'un scientifique inquiétant, découvre ces indices de barbarie que sont les combats extrêmes, l'insigne vulgarité d'un club de danseuses nues, le comportement

dérangeant de clients aux mœurs déréglées dans un motel parfaitement dégingué. J'oubliais de mentionner que Floyd Paterson, le chasseur, a reçu, grâce à une greffe inespérée, le cœur d'un meurtrier appelé Jean Coutu. (Mais oui!)

Malgré une intrigue à laquelle il n'est à tout le moins pas facile d'adhérer totalement, le roman se dévore. Le Paul Hasselbank de l'histoire ressemble comme deux gouttes d'eau aux autres personnages masculins des romans de Dubois que nous connaissons. La sensibilité très fine et néanmoins profondément virile de notre auteur irrigue chaque page du récit. Ai-je raison toutefois d'estimer que le Toulousain du roman est nettement plus vraisemblable que le chasseur à l'arc des grands espaces qu'il côtoie? De même, dois-je signaler que la fin, que je n'ai pas le droit de révéler, me paraît peu convaincante?

Le lecteur qui réussirait à passer outre ces restrictions, ou qui ne les admettrait pas, pourrait être envoûté par la description réussie de ces paysages enneigés, par la hantise que peut inspirer une nature à la fois majestueuse et fascinante.

Ma réaction, que j'aurais souhaitée plus positive, vient probablement de ce que l'opposition entre civilisation occidentale et monde inhabité me semble relever en dernière analyse de sentiments de nature rousseauiste

dont les données relèvent de conventions trop évidentes.

Reste évidemment la manière Dubois. Un ton évident. Paul Hasselbank nous est proche. C'est lui qui nous intéresse. Beaucoup plus que son rival, lequel apparaît comme l'illustration d'une vision convenue du bon sauvage. Pour revenir à l'écriture, il serait malhonnête de ne pas signaler également la maîtrise déployée dans l'illustration des forces de la nature.

En même temps que paraît ce roman nous parvient la réédition de courtes chroniques de l'auteur, parues en 1992 chez Robert Lafont sous le titre de *Parfois je ris tout seul*. Des instantanés de moins d'une page souvent, de valeur inégale, mais qui témoignent d'un inconvient de vivre et qui sont parfois d'une drôlerie inquiétante et néanmoins irrésistible.

Aime-t-on Dubois, de toute manière, sinon parce qu'il parle tout seul?

Collaborateur du Devoir

HOMMES ENTRE EUX

Jean-Paul Dubois
Éditions de l'Olivier
Paris, 2007, 232 pages

PARFOIS

JE RIS TOUT SEUL

Jean-Paul Dubois
Le Seuil, «coll. Points»
Paris, 2007, 150 pages

CONCOURS

LE DEVOIR et TV5

en collaboration avec



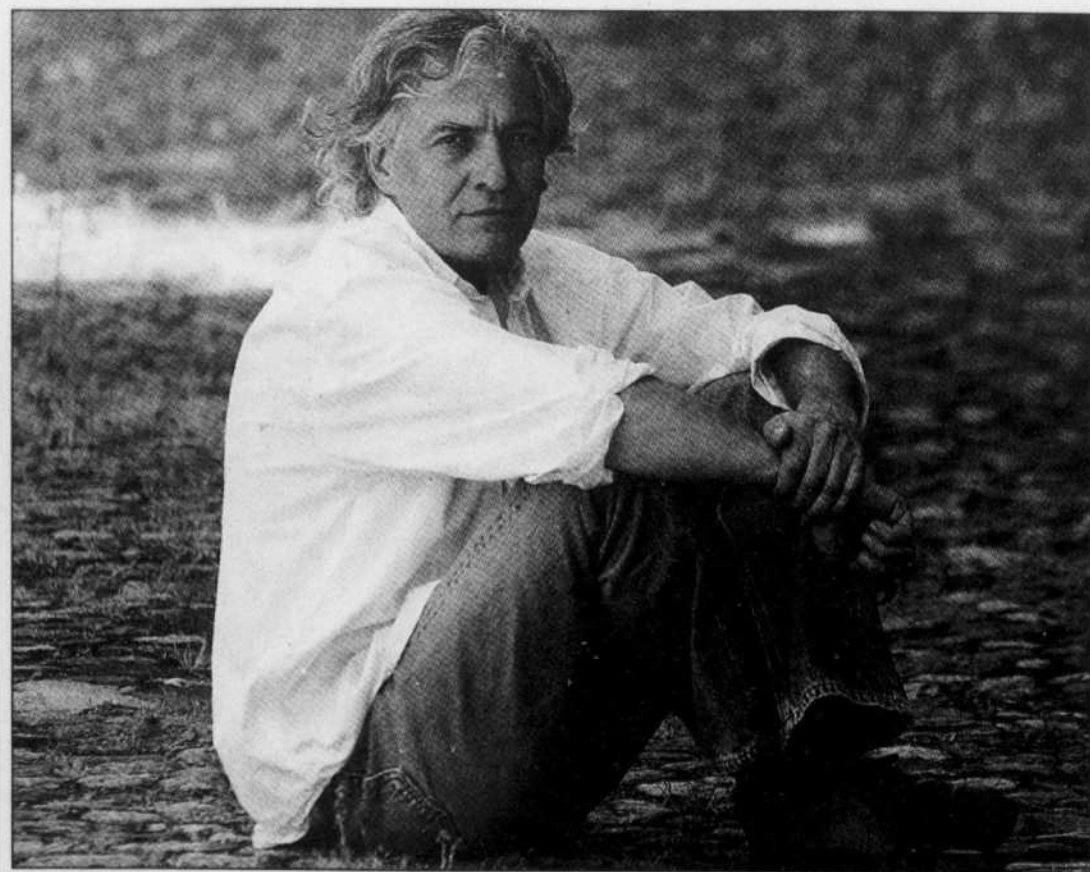
Grèce
panoramique

4 jours à Athènes
3 jours de circuit classique
3 nuits à Mykonos et
4 jours de croisière
dans les îles grecques
et en Turquie.
Le voyage inclut
hébergement, transferts et vols.

Rêvatours, spécialiste des voyages en Grèce depuis plus de 20 ans.
www.revatours.com

Questions
pour un
Champion

Dès le 26 février
dans LE DEVOIR
et sur les ondes
de TV5



L'écrivain français Jean-Paul Dubois

ROMAIN SAADA / OPALE / ÉDITIONS DE L'OLIVIER

LIVRES

B É D É

Une bonne adaptation et une mauvaise

SYLVAIN CORMIER

Tout petit, je me souviens d'avoir lu une bédé des aventures du Capitaine Bonhomme. Je me souviens surtout que c'était mauvais. Mal dessiné, débile pas exactement léger: je n'y retrouvais rien de l'émission de télé, ni l'esprit du vaudeville transposé pour les enfants ni le second degré des histoires à rallonge de Michel Noël. Le produit dérivé dans toute sa mocheté, confinant à l'arnaque. Déçu, déçu, déçu, j'étais.

Pensez si je me méfiais de ce Shirley et Dino décané par Margerin. Concession de fin de carrière, me disais-je: pour accepter d'adapter en bédé le fameux tandem cher à Patrick Sébastien, roi des beaufs de la télé hexagonale (*Le Plus Grand Cabaret du monde*, c'est lui), fallait être acculé au cri-

me. Le génial papa de Lucien-le-rockeur-à-la-banane ne méritait pas ça. Et puis j'ai lu. Et rigolé. Et rigolé derechef. C'est encore du bon Margerin, chouette ambiance rock'n'roll fleurant bon le populo. C'est même du bon Shirley et Dino: comme à la télé, elle est nuuche, il est nul, ils ratent leurs numéros de music-hall, elle l'engueule, il en remet.

Renseignements pris, cette réusite n'a pas de quoi surprendre: Frank Margerin et le couple Corinne-Gilles Benizio (Shirley et Dino au civil) se connaissent comme larons en foire. Margerin dessine leurs affiches de spectacles depuis les belles heures de la troupe Achille Tonic (dans les années 80): la bédé, qui raconte mine de rien les années de galère du couple d'humoristes à travers les tribulations de leurs personnages de gentils ra-

tés (en épisodes marrants), est en cela bien moins un produit dérivé qu'un aboutissement heureux.

Les cons, ça ose tout, même une bédé

C'est nettement moins le cas de la série *Les cons ça ose tout*, que le célèbre réalisateur Georges Lautner (*Les Tontons flingueurs*, *Les Barbouzes*, *Le Pacha*) a décidé d'entreprendre avec l'équipe de bédéistes Chanoinat-Castaza (*Les Teigneux*) dans la veine de ses films-cultes. Le topo: les frères Crapone, gangsters minables, font des coups foireux. Avec dialogues en argot de cinéma, à la Michel Audiard. Seulement voilà, Lautner n'est pas Audiard, et son usage abusif des répliques et réparties du regretté dialoguiste — à peine déguisées, parfois telles quelles — s'aplatissent dans les cases. Le

graphisme est pourtant intéressant, plus qu'expressif, Castaza croquant les tronches avec une patte digne d'un Sylvain Chomet, mais rien n'y fait: le soufflé ne lève pas. Même qu'après quatre, cinq planches, c'est le lecteur que ça gonfle. Le cave se rebiffe, comme disait Audiard.

Collaborateur du Devoir

SHIRLEY ET DINO

Frank Margerin
Les Humanoïdes associés
Paris, 2006, 46 planches

LES CONS ÇA OSE TOUT

Georges Lautner, Philippe Chanoinat et Phil Castaza
Le Lombard
Bruxelles, 2006, 46 planches

Une douleur fantôme

FABIEN DEGLISE

Les fantômes sont des entités Lausi surprenantes qu'imprévisibles, c'est bien connu. Ils semblent aussi très difficiles à contrôler dans des cases et des bulles prenant le Japon d'aujourd'hui comme décor, peut-on ajouter après la lecture du deuxième et dernier tome de *Tokyo Ghost* (Soleil).

Imaginé par Nicolas Jarry et mis en image par le jeune dessinateur québécois Djief, cette histoire de spectre prend racine dans une capitale nipponne où, sur fond de légendes séculaires, des yakusa (la mafia locale, quoi!) bouleversent le destin de la jeune May, qui par un soir de pluie est témoin du meurtre de sa sœur sur l'écran de sa télé qui s'allume par magie. On résume.

La suite, elle, avait déjà sombré dans l'inconfort de l'ésotérisme dans *Le Berger des âmes*, le premier tome de ce récit. En sortant d'*Edo*, la chute de cette aventure rocambolesque, on constate que le cap simpliste, torturé et débordant d'un spiritisme lourd et sans relief a été conservé.

Au milieu d'histoires d'âmes de la ville de Tokyo — qui aurait justement mal à son âme! —, de revenants terrorisant les vivants et de spectres qui entrent en contact avec les humains par l'eau de la douche (oui!), Ryu et May vont poursuivre leur quête de sens dans l'espoir d'aider l'esprit de la sœur de May à trouver enfin la paix. Ouf.

Malheureusement, malgré un découpage efficace, un dessin précis et des courbes qui s'adressent à la branche masculine des amateurs de bédé, l'enchantement n'arrive pas à opérer. Car, comme un fantôme sans drap blanc et sans chaînes aux pieds, une bédé sans histoire peine forcément à séduire.

Le Devoir

TOKYO GHOST

TOME 2: EDO

Jarry, Djief et Comtois
Soleil
Paris, 2007, 56 pages

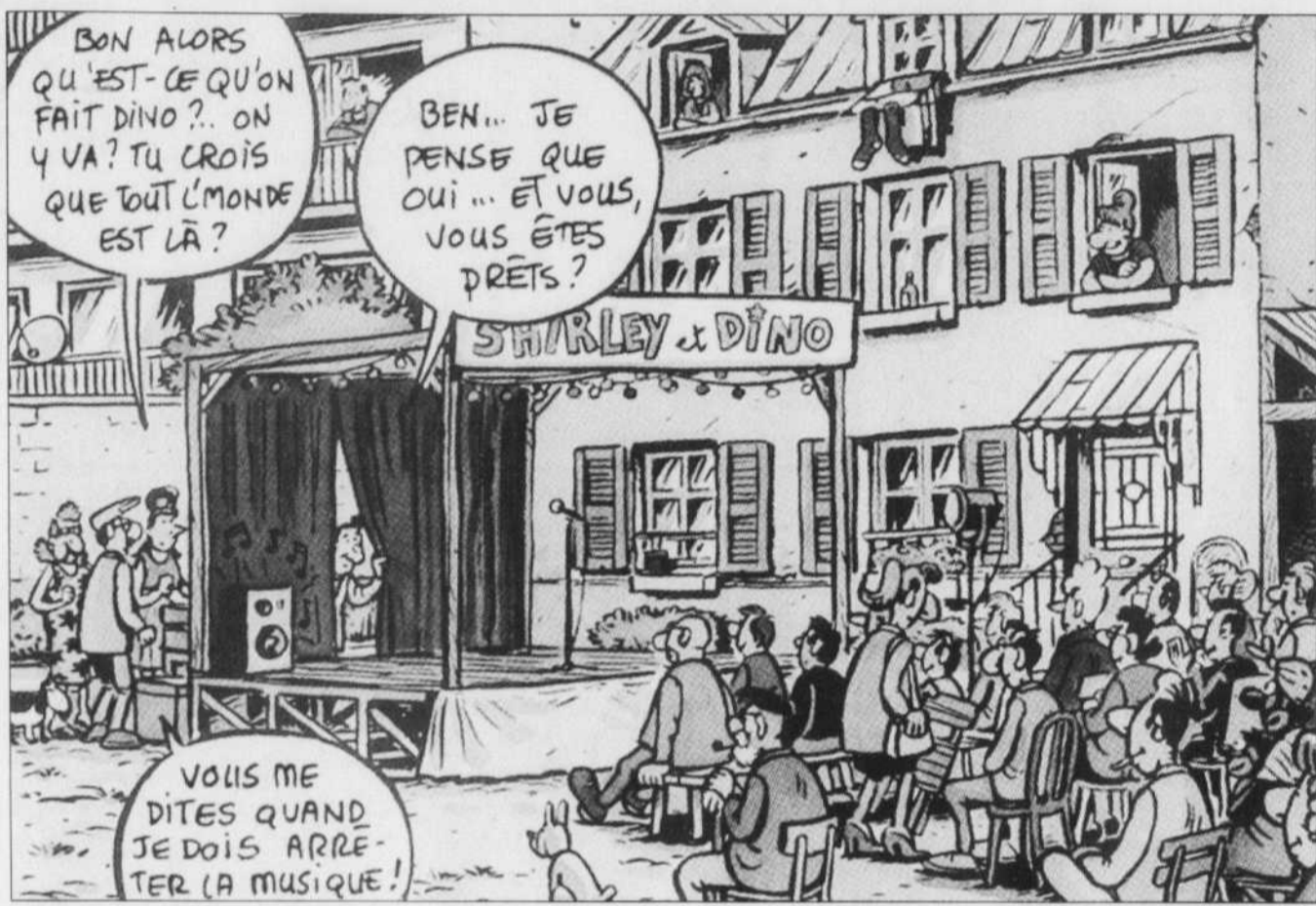


Illustration de Frank Margerin pour l'album Shirley et Dino

SOURCE LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

LITTÉRATURE JEUNESSE

Des mondes secrets dans le sous-sol montréalais!

ANNE MICHAUD

Claude Champagne est convaincu que des créatures éfrayantes peuplent le sous-sol de Montréal. Ce serait même elles qui auraient causé la chute des panneaux de verre de la Grande Bibliothèque! Et vous qui pensez que c'était dû à un défaut de conception ou de construction... avouez que vous êtes surpris. Mais les plus surpris sont sans aucun doute les héros de ses deux romans qui découvrent ces créatures.

Les «héritiers d'Ambrosius» sont quatre jeunes — trois garçons et une fille — qui prennent conscience qu'ils possèdent des pouvoirs surnaturels au moment où ils découvrent qu'il existe à Montréal des lieux fantastiques, tels qu'une grotte abritant une civilisation secrète et un fleuve de l'enfer! Dans leur troisième aventure, il paraît même qu'ils trouveront des catacombes sous le Stade olympique...

Les aventures des héritiers d'Ambrosius ne sont pas destinées aux amateurs de romans-sa-

vons et d'histoires à l'eau de rose. L'auteur veut frapper l'imagination de ses lecteurs et ne ménage pas ses efforts, allant même jusqu'à décrire des scènes d'intimidation et de torture très peu ragoûtantes... Les grandes épreuves ne font-elles pas les grands héros? Nul doute que les jeunes amateurs de frissons et de chair de poule seront servis avec cette nouvelle série signée par Claude Champagne.

Collaboratrice du Devoir

LES HÉRITIERS

D'AMBROSIUS

LE PEUPLE DES

PROFONDEURS

LES DÉMONS DE LA

GRANDE BIBLIOTHÈQUE

Claude Champagne
Éditions du Trécaré
Montréal, 2006, 216 pages
(à partir de 9 ans)

FABIEN DEGLISE

La femme est mystérieuse. Solitaire, le visage affligé par une étrange nostalgie, Léna promène sa robe noire un peu partout sur la planète (en faisant disparaître les traces derrière elle) pour y rencontrer de bien sombres individus: des anciens de la Stasi, de la Securitat, du KGB, du Baas, tout en réfléchissant — en voix hors champ — à son périple.

De Berlin, en Allemagne, à Budapest, en Hongrie, en passant par la Roumanie, les souks d'Alep en Syrie ou encore l'Argentine et l'Australie, le programme de l'énigmatique voyageuse est chargé. Il est aussi parsemé d'interrogations laissées ici et là par Pierre Christin et André Juillard, qui lentement égrainent au fil des pages les composantes de cette tournée secrète baptisée *Le Long Voyage de Léna* (Dargaud).

Sur fond de terrorisme proche-oriental, d'espionnage et de douleurs encore vives, cette première rencontre, sous une même couverture, de deux grands noms de la bédé donne ici une aventure à la hauteur des attentes. Dans cet univers étrange où les conversations reposent sur les non-dits et où les monologues intérieurs de la ténébreuse rythment ses nombreuses fugues, les préoccupations géopolitiques de l'un se ma-

rient parfaitement avec la ligne claire de l'autre.

Avec une lenteur et un calme dans le récit qui tranche avec la violence parfois du propos, Juillard (l'homme derrière *Plume aux vents*, *Les 7 Vies de l'épervier* ou encore *Le Cahier bleu*) et Christin (à qui l'on doit les scénarios de *Partie de chasse* et des *Phalanges de l'Ordre noir* mis en vignette par Bilal) explorent le thème de la rédemption et de la vengeance avec pudeur et émotion mais aussi avec un souci maladif du détail.

Les décors de cette marche nébuleuse en témoignent, s'appuyant sans l'ombre d'un doute sur un repérage rigoureux dans les grandes capitales du monde pour poser sur papier le réalisme d'une rue, d'un ancien mur, d'un quai sur une rivière ou d'une banlieue cossue. Des petits riens, pour certains, mais qui poussés par le coup de crayon de Juillard font de ce périple une impressionnante invitation à un très long voyage dont la chute laisse déjà présager un prochain rendez-vous...

Le Devoir

LE LONG VOYAGE

DE LÉNA

Juillard et Christin

Dargaud

LE PARFUM D'ADAM

LE PREMIER THRILLER ÉCOLO

Dès le
21 février

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

DANS LE CADRE DU

MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS

EN FÉVRIER, DÉCOUVREZ
LES GRANDS ÉCRIVAINS NOIRS
À LA LIBRAIRIE MONET!

SAMEDI 24 FÉVRIER - 14h

- MISE EN LECTURE DE TEXTES D'AUTEURS AFRO-ANTILLAIS avec
Geneviève PIQUION • chanteuse et diseuse
Maguy MÉTELLUS • diseuse
Oswald DURAND Jr, dit Ti-Flûte • guitare, flûte, saxophone
Georges RODRIGUEZ, dit Ti-Georges • tambours
- DÉGUSTATION DE METS TYPIQUES

DIMANCHE 25 FÉVRIER - 14h

- PROJECTION DU SUPERBE FILM D'ANIMATION
Âme noire, suivie d'une discussion avec la réalisatrice
Martine Chartrand
- UNE AUTRE HAÏTI... À DÉCOUVRIR!
Conférence animée par Maguy Métellus

Librairie **Monet** GALERIES NORMANDIE • 2752 DE SALABERRY
514 337-4083 • SORTIE 4 DE L'AUTOROUTE 15
HENRI-BOURASSA • AUTOBUS 69 OUEST

WWW.LIBRAIRIEMONET.COM / EVENEMENTS

Olivieri

librairie • bistro

À l'occasion de la parution du

livre

AugustinFlorilège des *Confessions*
Texte établi, présenté et
commenté par

Louis-André Richard

Presses de l'Université Laval

Olivieri

Au cœur de la littérature

Jeudi 22 février
à 19 h00le comédien
GÉRARD POIRIER
fera la lecture d'extraits de
l'ouvrage en compagnie
de Louis-André RichardEntrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514-739-3639

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Pour que retentissent les essais québécois

La revue L'Action nationale publiera deux fois l'an Les Cahiers de lecture



Louis Cornellier

La tenace revue *L'Action nationale* a 90 ans cette année. Pour marquer le coup et pour témoigner «de sa confiance en l'avenir», elle lance, cette saison, une publication connexe à sa mission principale qui est, comme chacun le sait, de travailler à l'avènement de la souveraineté du Québec. Exclusivement consacrés à la critique d'essais québécois, *Les Cahiers de lecture* paraîtront, dans un premier temps, deux fois l'an. Dans l'éditorial du premier numéro, Richard Gervais et Robert Laplante justifient avec force et éloquence la pertinence de cette réjouissante initiative.

«La lecture, écrivent-ils, n'est pas un exercice solitaire. [...] Lire n'est pas seulement œuvrer dans l'espace intime où chacun fait son miel de ce que le livre a à offrir, matériau, occasion, questionnement, c'est également bâtir une intangible et néanmoins prégnante communauté des interprétants.» On ne saurait mieux dire, en deux phrases, ce qui fait la grandeur de la lecture, mais aussi la relative insignifiance qui la guette si elle ne prend pas le chemin du partage. Les livres — je parlerai ici des essais — font penser. Pour cela, toutefois, il faut non seulement les lire, mais échanger sur eux, en discuter, confronter des points de vue, des lectures. Sinon, même les meilleurs d'entre eux restent des feux de paille tout juste bons à nourrir une machine éditoriale qui tourne à vide.

De 2000 à 2006, j'ai rédigé, pour *L'Annuaire du Québec*, un bilan annuel des essais québécois. D'une année à l'autre, une évidence s'imposait: les essayistes n'avaient pas chômé, les textes forts étaient nombreux, mais les débats avaient rarement levé, faute de relais. Chacun, donc, y allait de sa contribution, mais le règne du quant-à-soi reprenait vite ses droits. Du pur gaspillage intellectuel.

C'est pour briser cette indifférence, pour faire enfin retentir les essais québécois comme ils le méritent, que Gervais, Laplante et leur équipe se lancent dans l'aventure des *Cahiers de lecture*. «Or, il se trouve que des œuvres, il s'en publie beaucoup ici et il se trouve également qu'un trop grand nombre restent mal ou trop peu commentées. Le pays, du coup, se prive de ce qui peut l'aider à mieux se bâtir, à se projeter plus loin dans ce qu'il hérite de ses propres réalisations.» Élegante, la formule dit surtout l'urgence d'accorder à «la pensée québécoise telle qu'elle se publie» l'importance qu'elle mérite dans la construction dynamique d'un sain débat national.

D'aucuns, qui prennent leur confusion intellectuelle ou leur prétendue neutralité pour de l'ouverture d'esprit, critiqueront le cadre idéologique affiché des *Cahiers de lecture*. Ils auront tort. Gervais et Laplante, en effet, jouent cartes sur table. L'intention de leur revue, écrivent-ils, est d'interpréter et d'interroger les œuvres «en plaçant le Québec au centre de son propre monde». «Les Cahiers, précisent-ils, souhaitent ainsi contribuer à l'édification d'un espace public québécois débarrassé du tropisme canadien et fournir par des articles et commentaires des moyens de rayonnement en prise sur la production nationale et capables de la servir sans la dénaturer.» Ils souhaitent, comme l'indique le titre de l'éditorial, «construire la référence québécoise».

Cela s'appelle de l'honnêteté intellectuelle, une condition indispensable à une pratique signifiante

de la critique et du débat. La prétention à l'objectivité, en ce domaine, est un leurre. La critique, bien sûr, a le devoir de résumer le plus honnêtement possible les thèses de l'ouvrage qu'il se donne pour mission de commenter, mais, à l'étape de l'interprétation, de la critique comme telle, sa vision du monde entre en jeu. C'est toujours au nom de certaines valeurs et convictions que l'on adhère ou non à des idées. Cacher ces «raisons fortes» qui définissent notre vision du monde serait non seulement malhonnête, mais empêcherait les vrais débats d'avoir lieu en les condamnant à un stérile échange d'opinions.

Dans cette chronique, par exemple, je n'ai jamais caché les valeurs et convictions qui me servent de boussoles critiques, c'est-à-dire la social-démocratie, le souverainisme d'ouverture (à la Michel Seymour), une sensibilité chrétienne de gauche et, sur le plan formel, le souci de la clarté. Mes jugements — les lecteurs ont le droit de le savoir — sont inspirés par cet univers idéologique, et ceux qui ne le partagent pas peuvent au moins, en le connaissant, prendre la juste mesure de nos désaccords et entrer en dialogue avec moi sur des bases claires. La constitution d'une «communauté des interprétants» est à ce prix, celui de l'exposition franche et raisonnée de nos visions du monde respectives, auquel il faut ajouter celui, presque toujours négligé, de l'entrée en dialogue avec les autres commentateurs d'un même ouvrage.

Il y a de mauvais essais. Ce sont ceux qui sont confus, mal écrits, mal argumentés. Il y a des livres auxquels on s'oppose. Ils ne sont pas mauvais, mais nous sommes contre. Le débat commence là. De *L'Éloge de la richesse* d'Alain Dubuc, par exemple, l'indépendantiste Laplante dira qu'il fait fausse route en attribuant à «une affaire de mentalité» les problèmes du Québec qui ont des causes structurelles. Il écrira

que Dubuc «veut bien faire des phrases pour dire qu'il y a parfois trop d'État, mais jamais il n'envisage qu'il n'y ait un État de trop». Au sujet de *Y a-t-il un avenir pour les régions?*, de Roméo Bouchard, le même Laplante, en général assez d'accord avec l'auteur, précisera: «La politique d'occupation du territoire pour laquelle plaide Bouchard est impossible à mettre en œuvre intégralement dans le cadre provincial.» L'univers de référence du critique, on le constate, est clair et cohérent.

Dans un excellent texte sur le dernier ouvrage de Jean-Paul Desbiens, Richard Gervais salue «le style net et incisif, altier, pugilistique» du cher frère, mais il déplore son antisouverainisme de Canadien français et conclut bellement: «Par le style et la présence, Desbiens est grand. Par la pertinence? Pas toujours; il s'en faut de beaucoup. Il s'est finalement trop cabré contre la modernité.»

Jean-Philippe Chartré, dans le texte le plus ambitieux de ce numéro, se sert du *Rebelle sans frontières*, l'autobiographie de Marc Vachon, pour critiquer «le règne de l'humanitarisme» dans lequel il retrouve un refus néo-romantique de la nation, une idéologie de l'urgence sans pensée et une dérive vers un «État mondial thérapeutique et maternant». Stimulante, cette critique substantielle et plutôt déjantée s'inspire toutefois d'un conservatisme militant aux fondements trop flous.

Pour le monde québécois des idées, la naissance de ces *Cahiers de lecture* est une excellente nouvelle.

louiscornellier@ipcommunications.ca

LES CAHIERS DE LECTURE
(DE L'ACTION NATIONALE)
Janvier 2007
Volume 1, numéro 1

RÉCIT DE VOYAGE

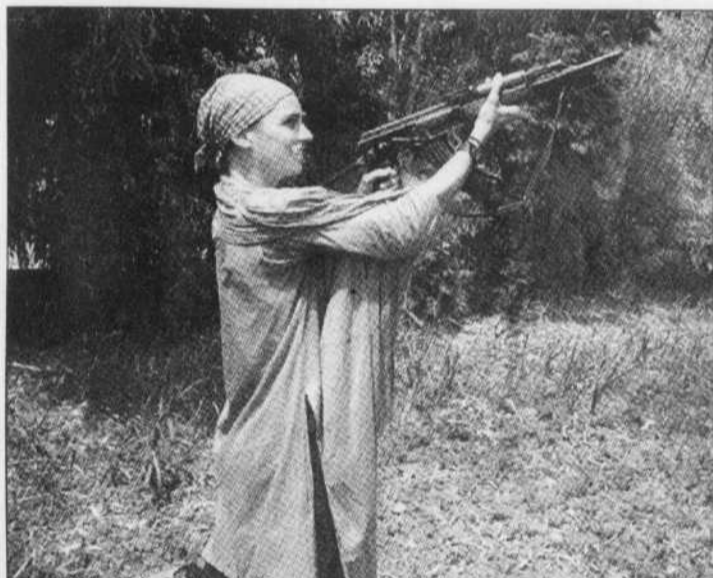
Une Québécoise au Pakistan

CHRISTIAN DESMEULES

Aux gens qui lui demandent, au cours de ses voyages, ce qu'elle fait dans la vie, Marie-Ève Martel répond le plus souvent qu'elle est «écrivaine de voyage» — *travel writer* dans la nouvelle *lingua franca* des déplacements à l'étranger. Si cette réponse a le mérite de simplifier les choses, elle relève néanmoins davantage du désir que de la réalité.

Car plus voyageuse qu'écrivaine, la jeune femme qui a fait ce voyage au Pakistan il y a quelques années n'avait pas encore publié son premier livre, *Passeport pour l'Iran* (Lanctôt, 2006), avec lequel on découvrirait que Marie-Ève Martel n'a pas froid aux yeux et qu'elle a la plume facile. Un réel talent de conteuse et de dialoguiste, de l'humour à revendre et beaucoup de vivacité. Toutes choses que confirme *Une Québécoise au pays des purs*. Récit d'un voyage au Pakistan, le nouvel opus de cette émule d'El-la Maillart et de Nicolas Bouvier.

Débarquée au «pays des purs» (signification du mot «pakistan» en ourdou), en provenance d'Istanbul, dans la fournaise humide de Karachi, l'auteure prévoyait tout au plus y passer deux ou trois semaines avant de rejoindre la Chine pour la suite de son périple. Elle a plutôt séjourné deux mois dans ce que Bernard-Henri Lévy appelle «le plus voyou des États voyous d'aujourd'hui», stigmatisé par les uns pour héberger des djihadistes (y compris le fantôme de Ben Laden) et pour détenir la bombe atomique ou, par les autres, pour collaborer avec Washington dans la guerre contre le terrorisme. Un pays déchiré entre tradition et modernité. Dans tous les cas, le Pakistan demeure un pays fascinant pour l'œil du voyageur.



L'auteure Marie-Ève Martel à son «cours de maniement» d'une kalachnikov

Et c'est cette tension entre deux mondes qu'explore d'emblée *Une Québécoise au pays des purs*. Que ce soit lors d'un mariage à Karachi, d'une cérémonie soufie à Lahore, d'une visite au bazar de Darra parmi les vendeurs d'armes à feu et les répliques de kalachnikov ou au cours de nombreuses séances à fumer du hash en leur compagnie, la chaleur humaine des Pakistanais et leur «charmante excentricité» l'émerveillent. Même si l'immatriculé des jeunes hommes, «tombeurs en chute libre», l'exaspère sérieusement.

Quelques bémols toutefois. Marie-Ève Martel accumule les témoignages de seconde main (en particulier sur la condition des femmes au Pakistan) et empile des détails qui n'apparaissent pas toujours pertinents au récit — donnant à l'ensemble un effet «log book» qui ennue parfois un peu.

C'est qu'on n'attend pas d'un «écrivain de voyage» qu'il nous cite des extraits du *Lonely Planet*.

Certes, son regard est intéressant, sa plume est alerte et contagieuse, mais il manque à son voyage un projet qui le rendrait vraiment unique, un thème accrocheur servi avec un peu plus de suspense et de liberté. En somme, il y faudrait un peu plus d'écriture et un peu moins de voyage pour que le couple «*travel writing*» soit véritablement incarné.

Collaborateur du Devoir

UNE QUÉBÉCOISE
AU PAYS DES PURS
RÉCIT D'UN VOYAGE
AU PAKISTAN
Marie-Ève Martel
Lanctôt
Montréal, 2007, 480 pages

PSYCHOLOGIE

Contre l'idéologie psy

LOUIS CORNELLIER

Psychiatre dans des hôpitaux à Paris, Serge Tribolet ne supporte plus l'idéologie psy. Dans *L'Abus de «psy» nuit à la santé*, un énergique pamphlet aux propos parfois débridés, il constate que «jamais une société n'a proposé autant de modes d'intervention pour notre bien-être psychologique, pour notre équilibre mental, pour notre harmonie psycho-corporelle, jamais, sauf peut-être dans Le Meilleur des mondes» et, devant cette tendance, il crie à l'imposture.

L'idéologie psy, écrit-il, se fonde «sur la conviction délirante de tout comprendre, de tout expliquer». Or, ajoute-t-il, «le psychisme est la part immatérielle, invisible, inaccessible à toute entreprise d'objectivation par la science, inutile à toute tentative d'autopsie». Aussi, c'est nier l'humanité en l'homme que de l'appréhender à partir d'un réductionnisme bio-psycho-

social basé sur une logique de la causalité. Réduire la pensée à des «fonctions cognitives» est, selon Tribolet, une erreur et une horreur. Freud, qu'il présente comme l'antipsychologue par excellence, l'avait compris: «L'Inconscient freudien échappe à toute objectivation scientifique, il ne peut être vu, ni dosé, ni palpé, ni mesuré, ni évalué...»

Instrument de contrôle social qui incarne la dérive scientiste, l'idéologie psy transforme l'humain en objet pour mieux le comprendre mais en oublie l'essentiel: «L'humanité ne se comprend pas! Le propre de l'homme est incompréhensible.» Seuls la foi (au sens très large), l'art et la foi, parfois, contiennent un vrai savoir sur le sujet, c'est-à-dire la part spécifiquement humaine en l'homme, et ce dont témoignent ces expériences, c'est que «l'homme boîte par nature», que «c'est justement quand il boîte qu'il est homme».

En multipliant les références à la notion passe-partout de «société du spectacle» empruntée à Guy Debord, en voulant souvent ratisser trop large (la sociologie y passe aussi) et en négligeant les faits et exemples précis, Tribolet dilue toutefois la force de son propos, par moments mieux garni en anathèmes qu'en arguments.

Son ouvrage, qui rappelle le retentissant *Pour en finir avec le psy* (Boréal) publié par le psychologue québécois Michel Trudeau il y a une dizaine d'années, reste, à certains égards, roboratif, mais il frappe trop en général pour vraiment convaincre en particulier.

Collaborateur du Devoir

L'ABUS DE «PSY»
NUIT À LA SANTÉ
Serge Tribolet
Le Cherche Midi
Paris, 2006, 176 pages

PHILOSOPHIE

La poésie pensante

Aujourd'hui se tient à Paris, sous les auspices du Centre dramatique de Montreuil et du Collège international de philosophie, une cérémonie commémorative, organisée par Jean-Christophe Bailly et Jean-Luc Nancy, à laquelle participeront plusieurs amis et lecteurs de Philippe Lacoue-Labarthe.

GEORGES LEROUX

La publication des premiers écrits de Philippe Lacoue-Labarthe nous parvient en même temps que la nouvelle de sa mort, survenue le 28 janvier dernier, à l'âge de soixante-six ans. Il avait à Montréal plusieurs lecteurs qui n'ont cessé de suivre son chemin de pensée, depuis sa première visite ici, alors qu'il avait accepté l'invitation du regretté Pierre Gravel pour parler de la tragédie. C'était en septembre 1979. Lui qui était traducteur de Hölderlin, de Nietzsche et de Benjamin retenait son souffle quand il fallait parler de Sophocle: les modèles les plus hauts devaient demeurer dans une aura de silence et c'est avec une sorte de vénération, dont toute son œuvre est demeurée empreinte, qu'il s'approchait de ceux dont il n'a cessé de méditer l'écriture. D'abord les Grecs et les Romantiques allemands, et puis, dans la foulée, Paul Celan et Pier Paolo Pasolini.

Paradoxalement, c'est peut-être à un philosophe qu'il a voué le plus grand respect, un respect infini et traversé de l'intérieur par une interpellation fondamentale: du début à la fin, prenant acte du lien intime de la poésie et de la pensée dans l'œuvre de Martin Heidegger, Lacoue-Labarthe mettait en question la piété de la pensée. Il interrogeait notre capacité, en tant que modernes, à reproduire le geste de Hölderlin repris par Heidegger. Pouvons-nous, même au prix d'un silence plein d'anxiété, nous adresser encore aux dieux? Pouvons-nous leur demander des comptes? Et si nous acceptons de nous reconnaître dans la prière muette de Hölderlin et dans son espérance face au péril, comment accepter que Heidegger ne se soit pas senti engagé par cette prière au moment où il aurait fallu dénoncer la tragédie la plus douloureuse? Cette question hante presque tous les livres de Lacoue-Labarthe.

Il y a donc deux registres en constante et rigoureuse interaction dans son œuvre: un travail d'approche de la poésie et du sublime, inlassablement repris depuis les grands travaux sur le romantisme menés dès 1978 avec Jean-Luc Nancy, et un dialogue intérieur, à la fois critique et désespéré, avec la pensée de Heidegger. Le croisement de ces registres n'est nulle part plus profond et plus angoissant que dans le livre consacré à Paul Celan (*La Poésie comme expérience*, Bourgois, 1986), où il met à nu l'espoir contenu dans le poème *Todtnauberg*, écrit par Celan après sa visite à Heidegger. Espoir,

attente d'une parole, murmure d'un pardon impensable. Cette parole ne vint pas et, dans son discours de réception du prix Büchner (Le Méridien, 1960), Celan y fit un ultime écho. Lacoue-Labarthe n'a jamais pour sa part condamné la pensée de Heidegger, il a cherché au contraire à comprendre comment, malgré son lien intime à la sublimité poétique, lien qu'il identifiait à une piété, Heidegger est demeuré prisonnier d'une forme de silence. Seul ce silence était pour lui coupable.

Dans les textes qui paraissent à présent, nous faisons la rencontre d'un penseur qui s'engage dans l'écriture d'une manière qui rappelle Maurice Blanchot ou Roger Laporte: des récits, souvent emboîtés les uns dans les autres, évoquent des déplacements, des chemins, des arrivées et des départs qui tous sont des figures d'apparition ou de disparition. S'il doit y avoir allégorie dans ces textes sobres et ténus, c'est en tenant compte d'un rapport de la pensée à la veille et à la mémoire: à la limite du poétique, l'écriture déploie ici une tonalité allusive et presque de retrait, un suspens. Faut-il y lire la réponse du jeune Lacoue-Labarthe (ces textes furent écrits en 1968-69) à l'impossibilité de la piété? Dans un monde de jardins déserts, le penseur écrivain favorise l'attention, l'écart et presque l'effacement. On croit voir Lord Chandos ou Caspar David Friedrich.

Dans un texte d'accompagnement, placé en appendice, Jean-Luc Nancy parle de son ami en sa présence, il est encore vivant. Il témoigne, non seulement d'une amitié indéfectible, mais aussi de ce qui fut pour eux l'expérience d'une paternité partagée dans l'écriture, les livres écrits à quatre mains n'étant finalement que le contrepoint d'un dialogue constant, sur une scène où rien ne se passait pour eux qui ne soit associé à celui qui les avait reconus, Jacques Derrida. Cela, ils le dirent tous les trois dans un livre écrit en hommage au lieu même de leurs débats et de leurs interventions politiques, Strasbourg (*Penser à Strasbourg*, Galilée, 2004). Scène complexe, pleinement européenne par ses enjeux et ses filiations. Partage incessant donc, privé de communauté, mais obsédé de communauté et rivé à une commune référence à travers la poésie et la philosophie. «Philippe est arrivé dans ma vie de pensée comme la tonalité d'un chant profond dont je n'avais aucune idée...» Cette tonalité, ce chant, le lecteur les retrouvera pleinement présents dans ces textes de jeunesse par où Lacoue-Labarthe nous arrive encore.

Collaborateur du Devoir

L'«ALLÉGORIE»
Philippe Lacoue-Labarthe
SUIVI DE UN COMMENCEMENT
Jean-Luc Nancy
Éditions Galilée, «Lignes fictives»
Paris, 2006, 167 pages

Les Éditions du Noroît
Nouveautés 2007

35
ans de
poésie



Jean-François Dowd
Petites morts à fredonner

Charlotte Melançon
La prison magique



DIFFUSION BIMEDIA